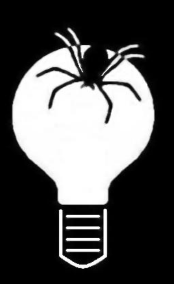


L'AMPOULE

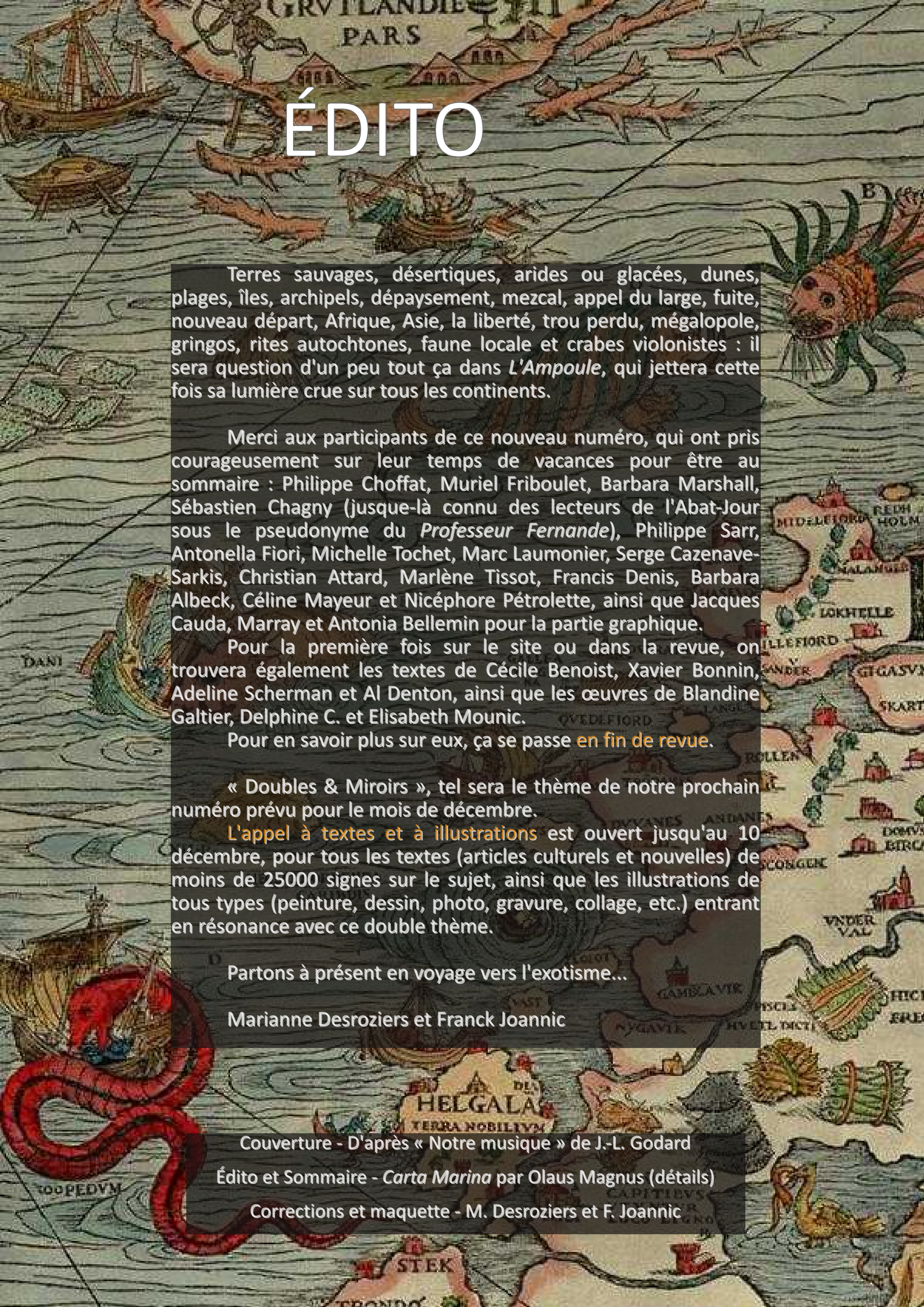
revue littéraire énervée



Voyage & Exotisme

Numéro 9

Septembre 2013



ÉDITO

Terres sauvages, désertiques, arides ou glacées, dunes, plages, îles, archipels, dépaysement, mezcal, appel du large, fuite, nouveau départ, Afrique, Asie, la liberté, trou perdu, mégalopole, gringos, rites autochtones, faune locale et crabes violonistes : il sera question d'un peu tout ça dans *L'Ampoule*, qui jettera cette fois sa lumière crue sur tous les continents.

Merci aux participants de ce nouveau numéro, qui ont pris courageusement sur leur temps de vacances pour être au sommaire : Philippe Choffat, Muriel Friboulet, Barbara Marshall, Sébastien Chagny (jusque-là connu des lecteurs de l'Abat-Jour sous le pseudonyme du *Professeur Fernande*), Philippe Sarr, Antonella Fiori, Michelle Tochet, Marc Laumonier, Serge Cazenave-Sarkis, Christian Attard, Marlène Tissot, Francis Denis, Barbara Albeck, Céline Mayeur et Nicéphore Pétrolette, ainsi que Jacques Cauda, Marray et Antonia Bellemin pour la partie graphique.

Pour la première fois sur le site ou dans la revue, on trouvera également les textes de Cécile Benoist, Xavier Bonnin, Adeline Scherman et Al Denton, ainsi que les œuvres de Blandine Galtier, Delphine C. et Elisabeth Mounic.

Pour en savoir plus sur eux, ça se passe en fin de revue.

« Doubles & Miroirs », tel sera le thème de notre prochain numéro prévu pour le mois de décembre.

L'appel à textes et à illustrations est ouvert jusqu'au 10 décembre, pour tous les textes (articles culturels et nouvelles) de moins de 25000 signes sur le sujet, ainsi que les illustrations de tous types (peinture, dessin, photo, gravure, collage, etc.) entrant en résonance avec ce double thème.

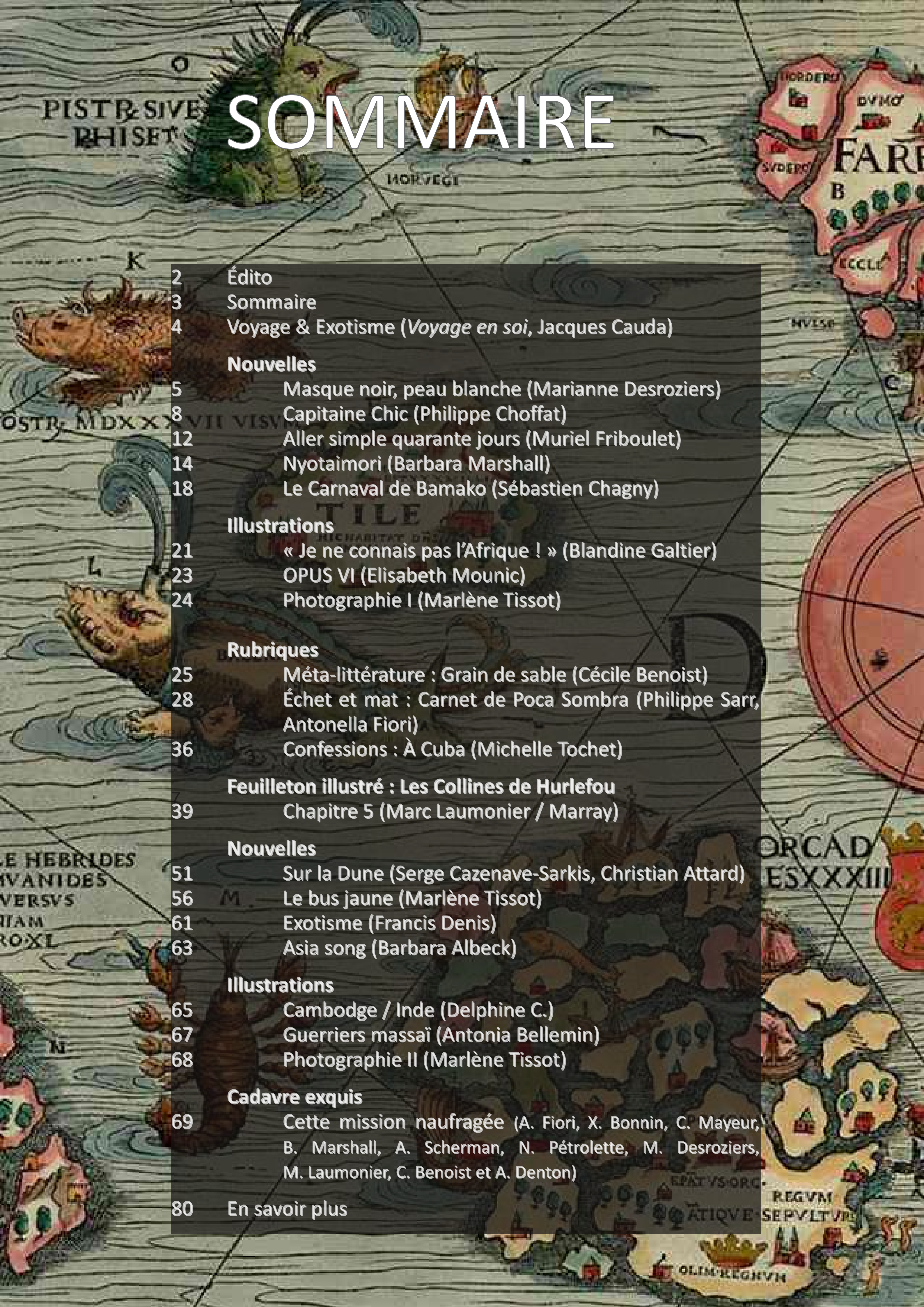
Partons à présent en voyage vers l'exotisme…

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *Carta Marina* par Olaus Magnus (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic



SOMMAIRE


VOYAGE &
EXOTISME

Masque noir, peau blanche

Marianne Desroziers

Il était là depuis longtemps. Pourtant c'était comme si je ne l'avais jamais vu.

Il faut dire que ce n'était pas vraiment chez moi. Cette maison, je l'habitais certes mais elle ne m'appartenait pas et je ne m'y sentais pas à mon aise. Je venais de me marier et j'avais suivi mon mari ici, dans la maison de son enfance. Ses parents étaient morts quelques années plus tôt, dans un accident de voiture. Ça s'était passé sur l'Autoroute du Soleil, en plein été, alors qu'ils descendaient dans le Sud chez des amis. Les circonstances de l'accident n'avaient jamais été élucidées.

Il était là depuis longtemps. Pourtant c'était comme si je ne l'avais jamais vu.

Remarquez que je n'allais presque jamais dans la pièce que mon mari appelait le petit bureau. C'était un peu comme le cabinet de Barbe-Bleue, sauf qu'il n'y avait pas de clé et que mon mari ne m'avait jamais interdit d'y aller. Je n'étais d'ailleurs pas le genre de femme à qui on interdit des choses. Je lisais dans l'assombrissement soudain des yeux de mon époux qu'il y avait des limites à respecter. Soumise et docile comme une femme d'un autre temps. Certains me trouvaient éteinte et plaignaient mon mari d'être avec une femme si peu vivante, effacée jusqu'à l'évanescence.

Il était là depuis longtemps, ce masque. Au milieu du fatras rapporté d'Afrique par feu mon beau-père. Ethnologue réputé ayant collaboré avec Marcel Griaule, ami d'André Breton et de Michel Leyris, il avait rapporté ce masque hideux de la célèbre mission Dakar-Djibouti en 1931. Cet indescriptible objet était l'incarnation du Mal sous toutes ses facettes. La première fois que je le remarquai, c'est lorsqu'il me tomba dessus. La femme de ménage était en congé et mon gentil mari m'avait fait comprendre que la maison entière, une vaste demeure bourgeoise de près de mille mètres carrés, mériterait bien un coup de balai et de chiffon. D'un naturel maladroit, j'essayais d'épargner la pile d'anciennes revues universitaires qui s'amoncelaient sur un bureau, contre le mur, quand, je ne sais comment, le masque me tomba dessus.

Je dis cela maintenant, mais sur le coup, j'ai pensé que c'était moi qui l'avais fait tomber par un geste brusque, ou en faisant vibrer le bureau qui lui-même avait produit un choc contre le mur, susceptible de faire tomber le masque. Plus j'y pense et plus je me dis que ce n'est pas moi qui l'ai fait tomber, c'est lui qui m'est tombé dessus… volontairement.

Il était là depuis longtemps. Pourtant c'était comme si je ne l'avais jamais vu.

L'art ne m'intéresse pas vraiment ; l'art africain encore moins. Je suis ce qu'on appelle une femme simple. Une femme d'intérieur. Une femme tarte aux pommes. Une femme charentaises. C'est un peu dur de dire ça à propos de soi mais je suis comme ça. La lucidité est mon pire défaut, surtout quand je l'applique à moi-même. C'est d'ailleurs pour cela que je n'ai pas pu me leurrer sur la nature réelle du masque. Dès que je le touchai pour le ramasser et le remettre à sa place, sur le mur à la vieille tapisserie à grosses fleurs mauves empestant le salpêtre, je ressentis une vive douleur au dos, comme une brûlure entre les omoplates.

Le soir même, je me coupai avec un couteau en voulant éplucher une carotte pour le dîner. Je ne m'étais jamais autant entaillée. La blessure était profonde. Le sang giclait de ma main comme dans un film d'horreur. Prise de panique, je n'étais plus bonne à rien. Je dus courir chez la voisine pour qu'elle m'aide et me fasse un bandage après avoir désinfecté la plaie. Elle ne saisit pas tout à mon histoire de masque mais fit semblant de comprendre et me rassura… du moins pour quelques heures.

Mon mari rentra d'une humeur exécrable, comme souvent depuis que nous étions mariés, si bien que j'imaginais qu'il me trompait, cette pensée m'obsédant et me rendant encore plus triste. Il ne dit presque pas un mot pendant le dîner, puis partit s'enfermer dans le petit bureau. En passant devant la porte, je crus l'entendre parler. Je me demandai s'il parlait au téléphone avec quelqu'un. Ou s'il parlait seul.

La curiosité me poussait à rester là, tremblante, souffle coupé, le cœur battant fort dans ma poitrine, à tendre l'oreille derrière la porte, à me baisser pour voir par le trou de la serrure. J'aurais pu le faire. Je l'avais déjà fait, plus d'une fois, ne trouvant jamais rien à lui reprocher… mais je décidai d'aller me coucher.

Une fois en pyjama, je fus prise de nausée. J'allai dans la salle de bain et avalai un anti-vomitif — je possédais un stock de médicaments qui n'avait rien à envier à une pharmacie de village, chaque petit souci physiologique ayant sa solution sous forme de comprimés, de gélules, d'ampoules ou de crèmes.

Au milieu de la nuit, je fus réveillée par des maux de ventre terribles. Mon mari occupait les trois quarts du lit, me laissant peu de place, il est vrai que je l'avais habitué à en prendre si peu… Il semblait faire un rêve érotique. Gênée, je quittai la chambre au plus vite. Je ne sais pourquoi j'allai trouver refuge dans le petit bureau.

Je crus rêver en voyant que le masque avait changé d'expression : alors que ses traits étaient grossièrement déformés par la colère la veille encore, le masque désormais riait. Non pas d'un rire joyeux ou plaisant, mais d'un rire démoniaque.

Il riait de moi, il riait contre moi, il riait de ce qu'il était en train de me faire.

Je me réveillai fébrile, par terre, sur le plancher du bureau. Une voix venue d'outre-tombe murmurait à mon oreille : « Je t'aurai, tu ne m'échapperas pas. » Le masque, c'était lui, j'en étais certaine. Il était là, imperturbable sur son mur, sur cette vieille tapisserie ridicule. Il me narguait tout en faisant semblant de n'y être pour rien.

Je sortis de la pièce, traversai le couloir, montai les escaliers quatre à quatre. Mon mari n'était plus là, il était parti au travail, sans même se demander pourquoi je n'étais pas dans le lit. Il ne m'avait même pas cherchée dans la maison. Le salaud !

Quand il rentra le soir, j'étais partie, emportant toutes mes affaires. Le masque sur le mur avait repris son air normal. Mon mari ne se douta jamais de rien. Peut-être n'en avait-il rien à faire. Peut-être aurait-il chéri ce masque, s'il avait su que c'était de sa faute si j'étais partie.

Capitaine Chic

Philippe Choffat

Ce vieux flibustier, je le revois comme si c'était hier. La menace de gros temps nous avait amenés à faire escale dans un port de fortune d'une petite île du Cap-Vert. Nous étions partis nous dégourdir les jambes et explorer les environs. La pluie diluvienne nous surprit alors que notre promenade nous avait déjà menés assez loin du bateau. Nous nous réfugiâmes dans le premier caboulot venu, un endroit sombre et bas de plafond. Nous prîmes place à une table bancale et commandâmes du thé, seule alternative que la maison offrait au rhum.

Quand nos yeux se furent habitués à l'obscurité, je réalisai que la salle était plus profonde que je ne l'aurais pensé de prime abord. Les clients étaient rares, des hommes seuls venus noyer leur mélancolie, et pas dans le thé. Lui était assis à la table voisine de la nôtre. Il semblait tout droit sorti de l'univers de Stevenson, avec ses traits burinés, son foulard noué sur la tête et jusqu'au perroquet perché sur son épaule droite. Il porta son verre de rhum à ses lèvres et le vida d'un trait après avoir adressé l'esquisse d'un toast en direction de ma femme :

— À la santé de la p'tite dame !

— La p'tite dame ! La p'tite dame ! criailla le perroquet en écho.

Le vieux marin reposa le verre vide avec un claquement sec sur le bois sombre, auquel il répondit en faisant claquer sa langue. La politesse élémentaire nous fit le saluer. Il nous répondit par un geste de la main et ces mots dits sur un ton mystérieux :

— J'en aurais à vous raconter. J'en aurais...

Il fixa ensuite longuement le verre vide. Je compris le message. Je hélai le patron et lui demandai d'ajouter une bouteille de rhum à notre commande. Deux mugs à la propreté douteuse furent posés devant nous, une théière en terre, et la bouteille. Je la saisis en la présentant à notre voisin :

— Nous permettez-vous de vous offrir à boire ?

Il prit le temps de faire semblant de réfléchir à sa réponse, finit par acquiescer de la tête, s'empara de la bouteille, retira le bouchon avec ses dents, plop !, remplit son verre et reposa la bouteille de son côté.

Il vida le verre, le remplit à nouveau, le vida, eut un soupir de satisfaction, et déclara :

— On dit « Le Hollandais Volant »... « Le Hollandais Volant »... Tout le monde en a plein la bouche du « Hollandais Volant »...

— Des volants ! Des volants ! insista le perroquet.

Le vieil homme continua en plissant les yeux :

— Mais le « Hollandais Volant », c'est d'la foutaise !

— Foutaise ! Foutaise !

Il leva la main et roula des yeux effrayés, comme offusqué par son propre vocabulaire, et s'adressant à ma femme :

— Sauf votre respect, la p'tite dame !

— La p'tite dame ! La p'tite dame !

Ma femme lui sourit avec bienveillance : ce n'était rien, il en fallait plus que cela pour la choquer. Rassuré, il sortit un brûle-gueule et une blague à tabac de sa poche.

Quand il eut finit ses préparatifs et tiré la première bouffée de fumée âcre, il énonça :

— Le capitaine Chic !

— Pitaine Chic ! Pitaine Chic !

Il garda le silence quelques instants, finit par pointer le tuyau de sa bouffarde dans notre direction :

— Lui, j'parie que vous l'connaissez pas !

Je commençai à répondre :

— En effet mon ami, nous n'avons...

Ma femme posa discrètement sa main sur mon avant-bras : ne pas l'interrompre.

Il se resservit un verre qu'il vida aussitôt, puis reprit, les yeux dans le vague :

— Le capitaine Chic ! Tel que vous me voyez, là, assis en face de vous, je l'ai connu. Oui, connu. Je l'ai eu en face de moi comme vous m'avez en face de vous ! C'était il y a longtemps, bien sûr. Longtemps...

— Longtemps ! Longtemps !

— Il est apparu un beau jour, surgi de nulle part. C'était en Floride. J'avais pas mal bourlingué sur les sept mers, mais le temps de la grande aventure était fini, j'avais bien dû me faire à cette idée, et je m'étais retrouvé à faire le matelot sur des bateaux de croisière. Des bateaux de luxe, attention ! Que du beau linge, de la belle vaisselle, ces dames couvertes de bijoux, ces messieurs de la haute, cigare de la Havane au bec... Et un jour son bateau était là. Sans équipage apparemment. Le plus bizarre, c'est que personne n'a jamais songé à lui demander comment il était arrivé. C'était un paquebot magnifique. Et lui... il y a des gens comme ça... tout de suite, il semblait qu'il connaissait tout le monde, que tout le monde le connaissait... tout le monde voulait l'inviter, l'avoir à sa table. Il faut dire qu'il avait une prestance, une élégance... incroyable... oui, venant de moi qui ne suis pas très regardant sur l'élégance en général, comme vous pouvez le constater, ça peut paraître bizarre, mais justement tout le monde était frappé par cette élégance. On disait qu'il était aussi à l'aise sur

les passerelles des défilés de mode à Paris et à Milan que sur sa passerelle de commandement ! On disait beaucoup de choses. Tout le monde l'appelait « Capitaine Chic ». Et ça aussi c'est bizarre, parce que je serais incapable de dire si c'était son vrai nom. Il constitua un équipage au grand complet. Et j'en étais, oui, tel que vous me voyez, j'en étais ! Engagé comme bosco. Et un jour le bruit courut, aussi vite que la flamme sur une traînée de poudre dans une redoute bourrée d'explosifs : le capitaine Chic allait partir en croisière. Tout le beau monde voulait en être ! Les places se sont vendues en un rien de temps, pour de véritables fortunes ! Quand le dernier billet fut vendu, que le dernier des heureux élus fut monté à bord, on a appareillé. Direction les Bermudes.

Il s'interrompit. Se servit un verre. Le but. Ralluma son brûle-gueule. S'éclaircit la voix.

— Ce qui s'est passé ensuite...

Il s'adressa à ma femme :

— C'est pas beau à entendre, ma p'tite dame.

Ma femme fit un petit signe de tête, « allez-y, continuez ».

— Il faut vous dire qu'il faisait tourner la tête à toutes les femmes. Et pas seulement aux vieilles rombières couvertes de pierres précieuses : aussi à leurs filles, et à leurs petites-filles ! Elles se mettaient toutes à roucouler aussitôt qu'il apparaissait, à rougir, à faire des mines. Quant aux hommes, ils s'échinaient à tenter de rivaliser avec son élégance, et c'en était pitoyable, parce que pas un ne lui arrivait à la cheville, vous m'entendez bien, à la cheville ! Et puis est venue la soirée de gala...

— Gala ! Gala !

Il s'était à nouveau interrompu. Il s'adressa encore à ma femme :

— Vous êtes sûre de vouloir entendre la suite, la p'tite dame ?

Elle acquiesça.

Il soupira, grommela « comme vous voulez », et reprit son récit :

— Cette nuit-là, le bateau était baigné de lumière et de musique. Le repas était terminé, le grand bal avait commencé. Les dames étaient resplendissantes de beauté. Les hommes faisaient assaut de galanterie. Quand soudain il apparut. Et là ce fut le silence. L'orchestre s'était arrêté. On n'entendait plus que le ronronnement sourd des machines venu du fond des entrailles du navire. Il était... il était... je vous dis ça parce que je l'ai vu, de mes yeux vu, alors qu'il marchait vers le salon d'apparat où avait lieu le bal. Il était TROP chic ! C'était... insupportable. Même pour un vieux briscard comme moi, pour qui l'élégance n'est pas une valeur fondamentale. Insupportable. J'ai compris que tout ça allait mal tourner...

— Mal tourner ! Mal tourner !

— Je suis parvenu tant qu'il était encore temps à libérer un canot de sauvetage et à prendre la fuite. Et je les ai vus. J'étais déjà assez loin, je ne pouvais rien faire, impossible de revenir leur porter secours, le courant entraînait le canot. Je les ai vus. Pourquoi ont-ils fait cela ? Je suppose que les femmes ont compris que jamais elles ne pourraient assez se donner à lui. Je suppose que les hommes ont compris que jamais ils ne pourraient se regarder à nouveau dans une glace. Tous, un par un, ils ont sauté par-dessus le bastingage. Tous, vous m'entendez bien ? Comme des automates. Ils étaient comme des automates. Et ce n'est pas tout, après les passagers, l'équipage a suivi ! Et quand il n'y eut plus à bord que le vide de la grande absence, je l'ai vu lui. Enfin, j'étais déjà loin, je l'ai distingué plutôt. Il se tenait bien droit sur la passerelle. Impeccable. Le regard fixant l'horizon. Chic à jamais.

— À jamais ! À jamais !

Ma femme avait frémi :

— Et... on a pu... il y a eu des survivants ?

— Aucun, la p'tite dame. Aucun.

Je l'interrogeai à mon tour :

— Et le paquebot ? Le bateau du capitaine Chic ?

— Disparu. Du côté des Bermudes.

— Des Bermudes ! Des Bermudes !

Il se pencha vers nous et ajouta à voix basse :

— Il paraît que certains jours, ou certaines nuits, du côté des Bermudes, on croise son bateau. Si cela vous arrive...

Je l'encourageai à poursuivre :

— Oui ? Si cela nous arrive ?...

Il scanda ces mots en battant la mesure avec le tuyau du brûle-gueule :

— Ne cédez pas à la tentation. Surtout, ne prenez pas vos jumelles. Ne cherchez pas à l'apercevoir, debout sur la passerelle, impeccable. Chic à jamais !

— À jamais ! À jamais !

Nous avions fini notre thé. Le vieux forban s'était tu, le regard dans le lointain, perdu dans ses pensées. Son perroquet se lustrait les plumes à petits coups de bec. Dehors la pluie s'était arrêtée. Nous nous levâmes. Je laissai quelques pièces sur la table. Il était temps de prendre congé.

Adieu, vieux marin.

Si un jour nous croisons le bateau du capitaine Chic, nous n'oublierons pas ton conseil.

Aller simple quarante jours

Muriel Friboulet

Il est mort le vingt-trois juillet. Depuis ses douze ans, il sait que l'âme des hommes finit son voyage au quarantième jour. C'est quinze août, personne ne passera devant son tertre encore humide de rosée. Ils l'ont enseveli près d'un bouquet de cinq bouleaux blancs, un petit arbre de cette espèce mal venue qu'on appelle chêne tortillard est à sa tête. Là où le sol est encore vierge de tombes, les fougères ont fini de pousser, bientôt elles commenceront de sécher et se ploieront vers la terre noire. Le soleil est bas et les cloches pesantes des hostas sauvages sont grises tandis qu'à midi elles seront mauves. Leurs feuilles lancéolées et grasses ont le même vert aigrelet que la peau frémissante des petites grenouilles de Carélie. Les gens vont prier et chanter à l'église de la Dormition. Dans d'autres pays, il y aura des processions et des prières chantées devant les oratoires posés au bord des routes et croulants de lys jaunis par la chaleur ou de lauriers-roses ou quoi, il n'est jamais allé là-bas, c'est difficile d'être plus précis, enfin de la mer Blanche jusqu'à la mer Égée c'est bien le même quinze août qu'on fête, on le lui a assez raconté pour qu'il le sache, les vieilles bonnes femmes sur le sentier de Fatima l'escalier de pierre c'est à genoux qu'elles le grimpent, ce qui les oblige à commencer leur ascension dès la veille afin de ne pas arriver après l'archevêque, et en bas, dans la plaine, il y a les campements des va-nu-pieds qui attendent on ne sait quoi en serrant sur leur ventre des branches de caroubier. Dans la dernière cour de la centrale à gaz il y eut un repas bien arrosé, ensuite le contremaître piqua une tête dans le fleuve qui passe juste devant. Il répétait toujours d'un air astucieux et l'index levé que le peuple des Indo-européens est né dans le delta de la Volga, sans doute souhaita-t-il y retourner comme font les saumons mais dans le sens contraire, c'est-à-dire en amont. Avec ses camarades il est entré dans Beograd à l'automne 44, et bien que la ville fût en cendres ils y prirent leurs aises d'une façon qui ne peut se dire. Il voulut emporter une fille serbe mais le typhus le devança. Il ne sait plus son nom, qu'importe, elle était maigre et plus grande que lui, d'ailleurs on ne peut pas tout avoir et à supposer qu'on l'ait où le mettrait-on. Un ami lui a appris cette blague, c'est un cinéaste français nommé Claude Chabrol qui l'a inventée, il en avait beaucoup du même genre, un garçon impayable paraît-il. La grosse Ljouba se rendait au Komsomol en traînant les pieds et ça ne lui a pas porté chance. Une seule fois il a pris le train de nuit entre Leningrad et Moscou, rien à faire, Leningrad pour lui c'est Leningrad, le billet est très cher, on le lui a offert, une cérémonie des vétérans, quelle histoire, un compartiment

couchette pour lui tout seul et un plateau-repas fantastique et une télévision encastrée près de la porte coulissante avec rien que des films comiques passés en boucle mais alors des meilleurs, rire il n'y a que ça qu'il aime vraiment, quant au reste les fleurs oui ça les fleurs, et préparer des conserves de concombres, est-ce que son âme aura des occasions de rire, allons un peu de patience comme on dit à la chasse à l'ours, en principe le premier du prochain mois il va retrouver le contremaître et la grosse Ljouba et la fille serbe et même sans doute le tsarévitch Alexis, à celui-là il ne faudra pas oublier de parler du petit cénotaphe qu'ils lui ont bricolé devant sa maison natale au bord du golfe de Finlande, enfin de la maison il n'y a plus grand-chose, le bas des murs mais pas tous et le reste écroulé autour, c'est un travail allemand, ce qu'ils ont pu ravager dans ce coin-là c'est inimaginable, ah ! ce cénotaphe nom d'un chien c'est mignon comme tout, j'en pleurais, des pâquerettes beaucoup de pâquerettes mais des champs donc vite fanées, vite remplacées, et des lampes à huile et des bougies en veux-tu en voilà et des kopecks déposés dans une soucoupe, non pas des kopecks carrément des roubles, pour qu'il aille s'acheter des friandises peut-être, il a plus de chance que moi qui n'ai rien à part la croix peinte en bleu mais ça va venir, ils n'oublieront sûrement pas d'installer le petit banc pour le pique-nique des Pâques, y a intérêt, j'ai déjà faim rien qu'à penser aux concombres qu'on croquera ensemble en s'en racontant de bonnes.

Nyotaimori

Barbara Marshall

Son regard restait fixe, incroyablement fixe.

Cela faisait une semaine que j'étais arrivé à Tokyo. Pour affaires, du genre d'affaires dont on cause discrètement… Le « Chinatown » local, le quartier Kabukichō, n'avait plus de secret pour moi : ses putes, ses bars à strip, ses tripots. On m'avait hébergé dans le second bloc, à la limite d'Okubo. Depuis que mes potes nippons avaient fait alliance avec les « Têtes de Serpents », c'était l'euphorie : l'organisation du Dragon brassait des sommes colossales.

Plutôt jeune dans le métier, je devais faire mes preuves, enfin c'est ce qu'avait dit Marcel. Sur Marseille, on ne rigole pas avec la formation. Ce n'est pas comme dans le Var ! Le Patron m'avait pris sous son aile pendant mon séjour à la prison de La Farlède… Il n'aurait pas été là, le Marcel, j'aurais mal tourné, genre drogue dure ou baston ! Déjà que mon compagnon de cellule avait réussi à se pendre, on ne sait pas comment. Putain comment je déprimais fort dans cette taule ! Avec ma gueule d'ange, je me faisais racketter ce qui n'était pas à moi. Le peu que j'avais chipé ailleurs… M'avait pas menti, le Marcel ; contre des menus services, il m'avait protégé à l'intérieur. Je n'étais pas trop amoché à ma sortie, au bout de cinq ans. Il m'avait attendu, derrière la porte en ferraille, en Mercedes s'il vous plaît ! J'étais devenu son bras droit. C'était un père pour moi.

Je n'y avais pas cru quand il m'avait causé des Asiats. « Le monde a changé, le métier aussi ! », qu'il disait. D'après lui, « l'avenir c'était l'export ». Avant, du Japon, je ne connaissais qu'Akira et quelques autres mangas lus en prison. Marcel m'avait fait apprendre la langue, l'histoire et les codes du clan Yamaguchi ! Immersion totale, avec professeur particulier et répétitions : il avait mis le paquet, le Patron…

Maintenant je me tenais dans mon costume sombre, entouré de yakuzas… Même qu'on avait discuté le bout de gras, avec un traducteur bien sûr. Les gars n'avaient pas l'air de rigoler. Ils m'appelaient le gaijin. Je ne devais surtout pas montrer que je pigeais. Je venais en sous-marin, avec mon air frais. On l'avait bossé, ça aussi : mon allure de mec élégant mais un chouia paumé, à l'occidentale. Et ça avait marché ! Au pays de Nintendo, j'avais bétonné les contrats sur les derniers modèles d'armes de poing.

Le reste, les transferts de putes de luxe, la came pour l'Europe du Sud, on s'en foutait ! Nous, ce qu'on voulait, c'était du lourd : mission réussie !

Le traducteur m'avait annoncé qu'une soirée spéciale était prévue en mon honneur. Pour sceller notre amitié, leur chef s'était déplacé en personne. À bord de voitures de luxe, notre groupe — huit individus en costumes et cravates noirs — traversa Okubo en trombe sous la pluie battante ; les couleurs de la K-pop et les jeunes Coréens s'évanouirent dans la nuit. Je me sentais heureux d'avoir réussi mon défi, fier de rapporter des commandes fermes à Marcel. Le cortège n'était même pas inquiété par les voitures de flics.

Notre procession s'arrêta dans une ruelle déserte de Shinanomachi. Une hôtesse, aussi courbée que pressée de disparaître, nous accueillit puis nous mena à une pièce aveugle. Tout le monde se changea pour revêtir la tenue traditionnelle. J'aperçus le même tatouage sur chacun des dos.

— Ce que vous allez vivre, peu d'Occidentaux y accèdent. C'est issu d'une tradition ancestrale de notre clan, datant de huit siècles, avait commenté la voix française du chef. Connaissez-vous le gaman ?

Je fis ma tête d'Européen ahuri, qui m'avait si bien réussi jusque-là. Le gaman, la fameuse capacité à endurer ! Supporter l'insupportable, avec patience et dignité... Qu'allais-je découvrir avec les Nippons tatoués pour qu'il utilise un terme zen aussi fort ?

— Ce sera un véritable festin, croyez-moi !

L'air lubrique du chef de clan m'inquiéta ; je n'avais aucune envie d'une partouze avec les Asiats. La cloison coulissa...

La jeune fille avait les yeux rivés au plafond. Impassible, allongée à même le sol, elle offrait, de son corps nu, les sushis les plus raffinés... Quel âge avait-elle ? Seize ans, tout au plus. De son cou à son sexe, une feuille de bananier présentait le menu dans une parfaite symétrie. D'autres feuilles étaient disposées sur ses seins et ses jambes. Des fleurs d'orchidées ornementaient le tout.

Son visage juvénile me fascina. Autant de pureté livrée à des porcs ! Agenouillés sur les tatamis, les convives autour d'elle ne lui prêtaient que peu d'attention. D'après ce que je comprenais, elle serait le dessert ; après la femme-table, la femme-pièce montée !

— C'est un honneur pour cette femme, reprit le traducteur. Comprenez bien ce qu'est le nyotaimori...

— Le quoi ?

Personne ne m'avait parlé de ça à Marseille.

— Le nyotaimori. Cela signifie « le corps décoré d'une femme ». C'est une des épreuves pour atteindre le statut de geisha.

Les mamelons, fermes et tendus, étaient déjà des offrandes. La base du cou trahissait la respiration, discrète, avec des voiles qui se tendaient puis se relâchaient sur un océan de volupté. Le visage imperturbable, masque de Vénus, offrait sa beauté comme une énigme... Sa pureté me lézardait le cœur. Un mélange d'enfance et de fierté. Cette fille-là, fallait pas qu'on y touche ! On ne doit pas salir un diamant...

— Mais le nyo... enfin, ce truc, est adapté à nos jours, non ?

— Détrompez-vous, cette tradition demeure très vive pour notre clan. Chez les Yamaguchi, le rituel est respecté à la lettre. La fille est vierge, vous pouvez en être sûr !

L'interprète me traduisit comment la jeune fille avait été sélectionnée sur sa plastique, irréprochable, et sa chair, qui alliait fermeté et tendresse. La préparation du nyotaimori était minutieuse. Chaque partie du corps était méticuleusement poncée puis épilée. La fille prenait ensuite un bain chaud, se savonnait puis se frictionnait à l'aide d'un nukabukuro (1). Elle se soumettait enfin à une douche glacée...

Après une salutation de la tête, les convives commencèrent à piocher dans les sushis :

— Le repas commence...

— D'accord, dis-je en me saisissant des baguettes.

— Sur la poitrine, à droite, vous avez des ikura (2)...

— C'est très fin, dites-moi !

— Pour développer votre virilité, je vous conseille l'anago (3) et le tako (4)...

Sa baguette pointait vers l'entrejambe de la fille et j'aperçus de fins tentacules qui en dépassaient. Les autres hôtes s'activaient ; leurs tenailles attrapaient des morceaux de poisson cru sur les seins, le ventre, le pubis et les jambes du plateau vivant.

Si le mot gaman a un sens, il le prenait pour moi en cet instant. Supporter la vue de ces yakuzas en plein repas gastronomique me rendait dingue. Pourtant, j'en avais vu des saloperies : des gars dézingués, des putes battues à mort... Les Asiats, c'était autre chose : ils touchaient à un truc sacré. Je voulais leur faire la peau sur place, à ces pervers. La bouche pleine, des heures durant, ils festoyèrent. Les sushis disparaissaient peu à peu des feuilles. Je gambergeais ! Bientôt le corps de la fille ne serait plus qu'un plateau vide...

Ce préliminaire au viol était mon gaman ! L'envie de les zigouiller, l'un après l'autre, me mina. Je devais stopper l'ijime (5), relever la tête, être un mec, quoi ! Sinon, le seul rempart à ma honte ressemblerait trop à une excuse : la fille était consentante, contente de l'honneur du nyo-machin. Mes tripes me disaient l'inverse...

1 Sac de lin rempli de son.
2 Œufs de saumon.
3 Congre.
4 Poulpe.
5 Brimade, humiliation.

Soudain, je la vis. Minuscule et dérisoire. Une perle tremblante, comme amarrée au bord de l'œil… Une larme, une seule larme qui changeait tout ! La future geisha ne pouvait la cacher. J'étais le seul à scruter son visage. Le seul à avoir le cœur en compote…

Ma cervelle se mit à turbiner à toute berzingue. Je prétextai l'envie d'une clope pour rejoindre le vestiaire. Une fois les calibres et les clés de voitures de ces messieurs récupérés, je me glissai à l'extérieur, crevai quelques pneus, retournai au vestiaire, me rhabillai et enfilai mes pompes cirées.

Lorsque je fis coulisser à nouveau le panneau, la fille était entièrement nue. Je braquai le chef et sommai en japonais les hommes de main de se regrouper dans un coin. Puis je les fis s'attacher. Après avoir vérifié leurs liens, je les bâillonnai avec leurs propres ceintures. Je saucissonnai à mon tour le chef avant de m'occuper de la fille.

Sa peau était si soyeuse, ses yeux si affolés ! Je lui fis signe de ne pas faire de bruit. Elle enfila un kimono, et nous partîmes sous la pluie glacée. Sa main ressemblait à un moineau enfermé dans ma grande pogne.

Je pris le volant. C'était de la folie ! J'étais en cavale à bord d'une voiture du clan Yamaguchi ! Les lumières de Shinanomachi brillaient dans les flaques noires. Pour une fois dans ma vie, je me sentais libre.

Ils nous rattrapèrent à l'un des feux. Je ne connaissais aucun d'entre eux. Une première détonation… et un filet de sang sur le cuir. La tête de la fille bascula en arrière.

Son regard restait fixe, incroyablement fixe…

Le Carnaval de Bamako

Sébastien Chagny

Cette nouvelle est tirée du recueil « Quelles Farces ! », publié aux éditions L'Échappée Belle.

« Il n'y a que la mort qui soit vivante dans ce singulier monde qu'on appelle la vie ! »
Jules Barbey d'Aurevilly, Memorandum

Eurêka ! J'ai trouvé un pays où la vie se crie et se rit ; où l'on montre le tréfonds, le trognon du monde, où l'on se dépouille de toute superfluité, pour n'exhiber de l'existence que le fondement, que l'essentiel, que le squelette, mais un squelette trépidant, excitant et dansant, aussi horrifique que magnifique !

Vive la véridique, cachectique et eschatologique Afrique ! La mirifique, frénétique et apocalyptique Afrique !

Elle a tant de leçons à nous donner, à nous autres Européens aux sens émaciés, aux graisses prononcées, aux sexes tronqués, aux cervelles stressées !

Égouts à ciel ouvert, aux regards offerts ! Rats, ordures, pollutions, surpopulations ! Bêtes inanitiées, blessées ou crevées ! Enfants abandonnés, profonde vérité des familles ! Ô adolescents dénudés, exhibant une ébène raffinée et racée ! Hommes aux corps minces et vigoureux, giacomettiques à souhait ! Zéro pour-cent de matière grasse, le rêve des ventrus de chez nous ! Sens, sexes, seins, fesses exacerbés, aérés, libérés ! Malades, moribonds, estropiés, vieillards ! Rires, sourires, grimaces, vociférations, outrances, violences, gesticulations, ablutions, chants, murmures, prières, rythmes ! La vie est dense et elle danse ! Tout est mélangé, tout est montré, c'est le Grand Dévoilement, le miracle d'une société sans cosmétiques, le Carnaval à la place de la comédie ! On demande et on crie : « Merci ! »

Feu d'artifice de la vie sans artifice !

*

Un jour, pour faire plaisir à des enfants, je décidai d'aller au zoo de Bamako. J'ignorais que j'y toucherais le fond de la vie.

Au début de la visite, on voyait les animaux dans les mêmes conditions d'emprisonnement que chez nous : horreur ordinaire à l'européenne.

Ensuite, authenticité oblige, on franchit un pas dans l'horreur, grâce aux fauves. En effet, ce que la ville ne peut pas faire pour les hommes condamnés, par manque de moyens, Bamako le fait pour ses bêtes captives : l'enfermement cellulaire individuel.

Ainsi, chaque petite cage contient un seul carnassier et un aménagement intérieur beckettien : le néant avec un tronc mort au milieu. On connaît l'effet de l'isolement sur l'humain, alors on peut l'imaginer sur l'animal, cet être infiniment plus sociable !

Il n'y a ici aucune volonté d'atténuer la souffrance de la captivité, de donner un peu l'illusion du dehors, de son habitat d'origine, à la bête, ou du bien-être animalier au visiteur : on y a renoncé par sagesse et pauvreté.

Nous dépassâmes ces geôles pour gravir un nouveau degré dans la révélation.

Au détour d'un chemin, nous découvrîmes un petit ruisseau de sang ; en remontant son cours, nous avisâmes alors une tête de cheval grimaçante, détachée du corps que deux hommes étaient en train de débiter, pour le nourrissage des carnivores.

On voit tout, on montre tout, on ne vous prend pas pour des cons, je vous l'avais bien dit ! En pleine rue donc, l'abattoir ! Pas caché derrière d'immenses remparts comme chez nous, mais à la vue de tous, petits et grands ; pas de théâtre ici, pas de scène, que le spectacle vivant !

Des enfants mendiants, n'ayant jamais mangé de viande, regardaient avec étonnement, et un peu d'avidité (ils étaient bien sûr rentrés sans payer, par un des trous nombreux de la clôture). Je leur offris quelques biscuits, je m'attendais à ce qu'ils les avalassent goulûment, mais ils se mirent à les croquer miette à miette, précautionneusement, à les sucer plus qu'à les manger, et j'ajoute ceci qui est vrai : lorsque je revins environ une heure après et les revis, certains enfants léchaient encore délicatement des fragments sucrés...

Allons, notre initiation continue ! Le dévoilement ne fait que commencer ! L'apothéose est à venir !

Nous redescendîmes des hauteurs du zoo où sont les fauves (il est bâti sur une colline), en direction des cages en contrebas : petits herbivores, crocodiles, oiseaux, singes végétaient, comme il se doit... le tout enfoncé dans une boue profonde, car nous étions à la saison des pluies... et puis... une cage vide, enfin, pas vide : pleine de sens !

Elle exhibait en son centre, émergeant de la fange, luisant, glorieux, incorruptible, un squelette de gros animal qui semblait dire, flottant sur cette houle de boue depuis des temps immémoriaux, tel le pavillon fier et comminatoire d'un bateau pirate : « On ne m'arrachera pas de là, craignez-moi et regardez-moi bien en face, je suis votre vérité ! »

Les gens cherchaient d'abord ce que contenait cette cellule, puis, apercevant le squelette, se détournaient ; mais la leçon était entrée en eux : le dessillement avait opéré, ils avaient vu et compris ce qu'est au fond un zoo et plus largement la vie !

*

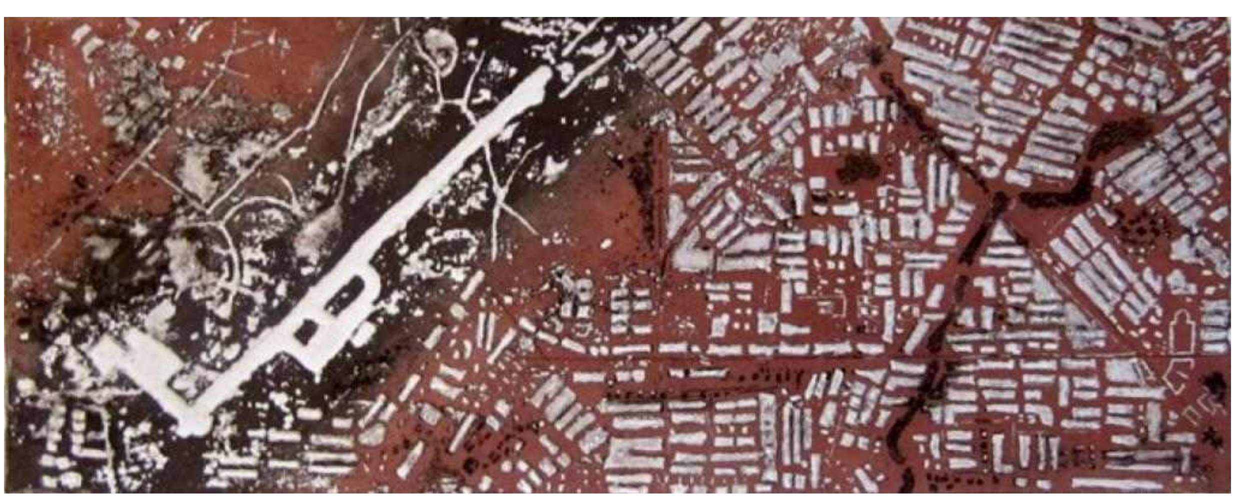
La rude allégorie, la brute parabole, le barbare évangile que cette cage scandaleuse avec son prophète macabre trônant au milieu, son squelette étendard voguant crânement sur la houle de boue du zoo de Bamako !

« Je ne connais pas l'Afrique ! »
par Blandine Galtier

Gravures (eaux-fortes sur zinc), 2013

Ci-dessous : **alger - algeria** (25x20 cm) ; **n'djamena - chad** (25x10 cm)

Page suivante : **lusaka - zambia** (25x10 cm) ; **cairo - egypt** (25x20 cm)
tripoli - lybia (25x10 cm)







OPUS VI par Elisabeth Mounic




par Marlène Tissot



Grain de sable

Cécile Benoist

Cette rubrique est centrée sur un auteur imaginaire, une œuvre inventée ou un personnage de fiction.

Quand tu t'es réveillée ce jour-là, tu étais trempée. Et tu avais soif. Très soif. Un goût salé sur les lèvres. Mais vraiment salé. Le goût de la mer. Plus salé encore. Tu n'as pas lu le titre du livre dont tu es l'héroïne (quoique héroïne est un grand mot, disons plutôt personnage principal), tu ne sais donc pas encore que tu es un grain de sable à l'heure actuelle. Mais tu vas vite le comprendre. Et pour cause : tu es entourée de grains de sable. Ça y est, ça fait son chemin dans ta petite tête ? (Mais peut-on vraiment parler de tête dans ton cas ?)

Je suis désolé pour toi mais je te confirme : tu es un grain de sable. Tu vas sans doute râler, me dire que ce n'est pas très glorieux un grain de sable pour faire le personnage central d'un roman (ou quelque chose comme ça), et tu as sans doute raison. Mais que veux-tu que je te dise ? C'est moi qui décide. Une décision complètement arbitraire. Je sais que je vais bientôt perdre le contrôle et que l'histoire va s'imposer d'elle-même, mais au début, j'ai toujours la sensation d'avoir la maîtrise de la situation, alors j'en profite.

Donc : tu sens tous ces petits grains humides et tu rigoles parce que ça te chatouille. Tu comprends que tu es un grain de sable qui a le sens du toucher, c'est déjà ça. Et puis je t'ai dotée de la vue, de l'odorat et de l'audition parce que sinon, ça va être difficile d'écrire tout un livre avec un personnage qui n'a aucun sens. Tu vois et tu entends mais tu restes muette. C'est déjà beaucoup pour un grain de sable. Et puis comme tu peux le constater avec l'abondance de « e » dans ce texte, tu es de sexe féminin. Plutôt du genre féminin, parce que tu n'as pas de sexe, désolé pour la fausse joie...

En ce qui concerne ton passé, c'est simple : tu n'en as pas. Affaire réglée. Tu es là, c'est tout. Oh ! Ne vas pas croire que je me prends pour Dieu et que je crée à partir de rien, et ce n'est pas non plus par fainéantise, moi, ce qui m'intéresse, c'est le chemin que tu vas parcourir mais pas celui que tu as parcouru. Alors disons pour l'histoire que tu as perdu la mémoire, on verra bien au fil des pages si tu la retrouves.



Mais ce ne sera pas une histoire sur la mémoire, on a déjà écrit des choses très bien sur ce sujet. Je ne ferai pas mieux. Pour que ce soit bien clair une bonne fois pour toutes : ceci n'est pas un roman, plutôt une expérience que je n'ose qualifier de littéraire par peur d'offusquer ou par fausse modestie, pour savoir si moi, l'auteur de cinquante récits dont une dizaine de best-sellers sans vouloir me vanter, je suis capable d'écrire l'histoire d'un grain de sable. Un défi au crépuscule de ma vie (cette formule, quoiqu'un peu cliché, sonne épatamment littéraire).

Petit-Grain, je t'appelle. Parce que Petite-Graine, c'est trop évocateur, trop connoté pour être crédible. Donc Petit-Grain, mais tu restes du genre féminin. Tu es d'aspect clair, presque blanche, comme tes congénères. C'est que tu te trouves sur une plage d'Afrique, du Sénégal, sur une île du Sine-Saloum. Tu vois, Petit-Grain, je ne t'ai pas dotée des plus beaux atours mais tu surgis dans un décor plutôt sympathique.

Il commence à faire chaud. Tout à coup, tu fais plusieurs roulades, tu roules, tu roules, tu ne sais pas si tu vas pouvoir t'arrêter, tu es emportée, jusqu'où ?, jusqu'où ? te demandes-tu. Ce n'est rien… qu'un léger souffle d'air qui t'a tourneboulée. Te revoilà d'aplomb, sèche, toute sèche, rien que sous l'effet d'une petite bouffée d'Éole l'Africain. Ça a des avantages d'être un grain de sable.

Un deuxième souffle arrive, plus fort. Quelques milliards de galipettes plus tard, tu prends ton envol, tu survoles l'eau, tu la frôles même, mais l'air te porte, te fait planer au-dessus du fleuve. Tu traverses une zone plus sombre où le volume sonore des cris des oiseaux augmente. Tu atterris en douceur sur de la vase épaisse et douce, de la boue presque. C'est chaud, c'est lisse, c'est velouté. Tu regardes autour de toi. Ici, c'est la mangrove : une forêt qui a les pieds dans l'eau. Les arbres fendent le tapis aquatique. Les palétuviers se poussent de la branche et des racines, ils ont l'air d'avoir ni queue ni tête, les branches dans l'eau et les racines au vent, à moins que ce ne soit l'inverse. C'est vert, tout vert, du vert qui se reflète sur l'eau et qui se projette dans le ciel et qui caresse les pirogues. Quand on rentre dans les méandres du vert, on a l'impression d'être dans un labyrinthe. Sur les îlots de boue soyeuse, les crabes violonistes se courent après, dans un étrange ballet de crustacés désarticulés. Avec leur pince démesurée, ils semblent tout droit sortis d'un dessin animé.

Tu restes des heures à te prélasser sur la boue, insouciante, tu es tellement bien ici. Un goût d'éternité, te dis-tu. Mais que crois-tu : que l'histoire s'arrête là ? J'en ai à peine posé les jalons !



Allez hop ! Soudain, tu te sens happée à l'intérieur de la boue. Comme prisonnière de sables mouvants, tu glisses, tu glisses inexorablement. Étrange toboggan vaseux. Tu étouffes dans cet espace gluant qu'aucune lumière ne transperce, tu t'enfonces, tu le sens, tu plonges dans les profondeurs de la terre, tu traverses le temps, tu voles, tu t'envoles... Hé ! Ho ! Reviens !

Tu m'as échappé. Satané grain de sable dans la mécanique de mon texte !



Carnet de Poca Sombra

Philippe Sarr / Antonella Fiori

Cette rubrique fonctionne sur le principe du round robin : deux auteurs écrivent une nouvelle à tour de rôle en cinq parties chacun (1), au cours de laquelle se font face deux personnages.

Je suis tombé comme une masse. Faut dire que j'avais mis le paquet. Leur foutu peyotl en provenance de l'Altiplano mexicain m'avait mis la tête à nu. Perez m'avait dit de faire gaffe. Mais ça, j'avais jamais su. Je suis tombé de haut, comme foudroyé. Au loin, je distinguais bien ces putains de pyramides aztèques. J'étais encore debout. Plein de confiance en moi. J'avais comme l'impression que des mains sombres me fouaillaient le cœur. Des mains aux ongles noirs qui jouaient avec mes coronaires comme avec les cordes usées d'une vieille guimbarde. Tiens, une vieille guimbarde qui aurait appartenu à un certain Muddy Waters ?

La veille, je m'étais envoyé un sacré bouquin (toute l'histoire du blues écrite par un certain Barry Dolins, ancien directeur du Chicago Blues), puis j'avais mis les voiles, direction Mexico et sa banlieue tentaculaire.

Je tombais donc de haut. Aude venait de me plaquer en même temps que la sortie de son premier album. Seize putains de titres inspirés des Sex Pistols. Tout le village de Santa Maria doit encore se souvenir du bruit que ça a fait quand ma tête est venue heurter le triple vitrage de la fenêtre du salon, où une quinzaine de nanas et de mecs aussi déglingués que moi nous étions retrouvés pour fêter ça...

*

Les interstices des volets métalliques filtrent la lumière du jour. Ils forment des lignes verticales sur le plafond de sa chambre d'hôtel. Nouvel hôtel pourri. Question fric, ce n'est pas glorieux. Elle a grosso modo une semaine devant elle. Un poste de radio bombarde des réclames sur les surgelés Muy Frios. Elle se demande comment ils font pour accorder leurs publicités à la météo. Le soleil est si chaud qu'une charge s'accumule dans ses tripes malgré son état embrumé. Depuis quelques jours, elle éprouve à nouveau de l'angoisse. Une boule de mal-être joue au Yo-Yo entre sa gorge et son plexus. Elle se sent nauséeuse, nauséeuse de ne pas comprendre quelle force la pousse à tout foutre en l'air, toujours. Elle essaye même de rire, mais cette fausse légèreté ne peut pas la soulager. Elle va imploser.

1 Philippe Sarr a écrit les paragraphes sur fond blanc, Antonella Fiori ceux sur fond noir.



Elle le sent. Elle sent qu'elle porte la poisse et que tout le monde le sait. Tout ce dont elle est sûre, c'est qu'elle méprise le monde bourgeois. Mais qui est-elle pour croire qu'elle est mieux que les autres ? En fait, elle veut être la prochaine Virginia Woolf. Mais qu'a-t-elle écrit ? Les grands écrivains travaillent. Les grands écrivains ont quelque chose à dire. Elle, c'est un cas désespéré.

Elle allume une clope, tire une taffe de sa cigarette et se lève. Mais qu'est-ce qu'elle est venue foutre dans ce bled paumé du fin fond de l'Amérique latine ? Soudain, elle entend un bruit sourd et voit une fille sortir en hurlant par la porte vitrée du salon de la maison d'en face. Ses nibards débordent de l'échancrure de sa mini-robe. Elle ne sait pas pourquoi, mais cette fille lui fout la gerbe et l'excite en même temps.

*

À ce qu'il parait, c'est Pénélope en personne qui est venue s'enquérir de mon état. Il devait être dix heures du matin, pas davantage, et le soleil aurait pu nous griller sur place comme une poignée de peyotes rabougris par la chaleur s'il n'y avait eu, pour nous en protéger, l'un de ces stores à bandes verticales bleues et blanches qui équipaient la plupart des constructions du village. Selon Perez, qui n'était jamais à une anecdote près, un certain Joan Marqués, arrière-petit-fils d'un ouvrier du bâtiment d'origine espagnole, dirigeait d'une main de fer la petite entreprise familiale constituée d'une quinzaine d'employés, une société prospère au chiffre d'affaires impressionnant, qui fournissait toute la vallée.

Pénélope était une femme plutôt bien foutue selon les canons esthétiques en vogue. Élancée, brune, pourvue d'une poitrine à vous donner le vertige, on lui prêtait un côté Pénélope Cruz ! Quand ses mains toute frêles sont venues se poser délicatement sur mon front comme d'immenses libellules, j'ai pensé, en admirant la profondeur de son puissant décolleté, que c'était peut-être ces mêmes mains frêles qui m'avaient tué cette nuit-là. Mais je m'en lavais les mains si je puis dire. Un message qui avait motivé mon arrivée dans ce village perdu du Mexique oriental — du scotch, de la bière et une bonne cigarette, aurait dit Muddy Waters qui avait multiplié les conquêtes amoureuses…

« Je te quitte. Suis fatiguée de toi, de nous… M'en vais refaire ma vie ailleurs… »

… avait véritablement mis le feu aux poudres…



Dehors. Cette chaleur. La vie qui semble tourner au ralenti. Les mouvements en apesanteur. Elle sent les effluves d'un parfum. Là, dans la rue, elle est téléportée par le parfum, comme le flash d'une drogue dure. Lorsqu'elle croise le regard de Pénélope, elle se sent aspirée dans des tourbillons noirs, vertigineux, aux béances insondables.

— Moi, je veux plus retourner là-bas. Ils croient que je suis folle ou quoi ? Je les connais les hommes ! Ben oui, je les connais... les photos, les vidéos, tout ça... je connais. Je connais par cœur. Mais je vais vous dire ! J'ai juste fait ce qu'ils voulaient, comme ils voulaient ! Alors, maintenant je vous pose une question ! C'est moi qu'on va enfermer en prison, madame ?

— Mais de quels hommes parlez-vous ?

— Ben oui, les hommes, ils veulent tous être des rois ! Ils cherchent des femmes pour les marquer à vie, comme des chevaux ! Et c'est partout pareil, même ici ! C'est général !

— Mais vous...

— Quoi ?

— Que s'est-il passé avec ces hommes...

— Quoi ?... Mais vous êtes qu'une pétasse de merde !

— Vous vous...

— Je voudrais bien vous y voir, salope !

— Mais...

— Ne l'ouvrez plus et tirez-vous ! Faudrait tout de même pas me prendre pour une demeurée !

Un rictus amer creuse le bas du visage de Pénélope. C'est bon, elle a compris. Elle suit son trajet et ne lui prête plus aucune attention. Que cette bimbo latine aille se faire foutre. Maintenant, c'est l'heure de pointe des grands déglingués. Elle s'enfonce dans des rues bordées d'immeubles sales. Il y a du monde dans le secteur. Des poivrots rétamés s'engueulent. Des bagnoles rutilantes tournent au ralenti entre la rue des putes et celle des bars de nuit. Elle disparaît dans une encoignure, le long d'un mur rouge.

*

Et là, c'est le trou noir. Je ne sais plus pourquoi elle m'a envoyé cette diatribe assassine, qui plus est entre deux enregistrements de son dernier album ! Si bien que j'ai la désagréable impression d'être comme une mouche qui vient de se faire souffler dans les bronches pour avoir cru trop longtemps au Père Noël ! Cet abruti de Père Noël. Pour avoir cru trop longtemps en moi ?

Dans le salon, sur la petite table basse en rotin disposée à proximité du sofa, les propriétaires de l'hacienda dont j'ai loué la partie sud — il se dit que Buñuel y a filmé quelques séquences de son dernier film, Cet obscur



objet du désir —, dans cette propriété villageoise dont le pittoresque le dispute au burlesque — d'un côté le silence des agneaux, la boue et le sang, de l'autre la présence incongrue d'une pasionaria dont la carrière de comédienne a brutalement été brisée suite à un accident de moto ! —, avaient mis à disposition des touristes un « carnet de bord » (couverture en cuir marron striée de motifs qui rappelaient les calligraphies arabes) où chaque résident était invité à laisser ses impressions de villégiateur.

Pénélope était-elle vraiment morte d'une overdose d'héroïne dans la chambre d'un hôtel miteux ainsi que le laissaient entendre les journaux locaux ?

« Des aiguilles de feu me transpercent le cœur... »

Mes doigts engourdis par la chaleur, le froid et cette horrible attente ripent monstrueusement sur le minuscule clavier virtuel du portable...

Je reprends dans un élan d'insupportable tendresse :

« ...N'attends pas, pour revenir, que la neige ait entièrement recouvert mes tempes ! »

J'ai piqué ça dans un livre de poésie chinoise. Un certain Huang Daxian si ma mémoire désormais chancelante ne me trahit pas...

Et pourquoi me mets-je soudain à courir ?

*

Hacienda Cria Cuervos. Le hall miteux sent le graillon et le chou rance. Des tas de gens se pelotent. Pas mal de joints tournent. Quand l'un d'eux arrive à elle, elle prend une longue bouffée et la recrache en faisant un rond de fumée. La sono dégueule un flot idiot, saturé de basses. Maintenant balance juste tes mains dans ce putain d'air et agite tes enfoirés de nichons parce que Doggy Dog est sur la piste. Roulent les hanches des filles dans un fou rire hystérique dû à la dope et genre « je suis en train de m'envoyer en l'air avec quelqu'un d'autre dans ma tête ». Ici, tout le monde danse. ça grouille de partout. Des mecs fourguent de la came dans les coins. Un doigt de speed lui ferait sans doute du bien. Elle s'installe sur le tabouret devant le long comptoir et commande un verre de mezcal. Elle aimerait bien parler à quelqu'un, n'importe qui, histoire de faire la conversation. Mais elle reste centrée sur sa déroute. Tout valdingue autour d'elle. Elle a le vertige. Le monde est un océan de plaisir, pourtant elle ne s'est jamais sentie aussi perdue. Pénélope ressurgit. Un drap la couvre. Un filet de sang coule le long de ses jambes. Autour d'elle, la foule se tient muette. On dirait une cérémonie religieuse. Il faut appeler les flics ! Ils vont l'entraîner à faire n'importe quoi ! Il faut la protéger, sinon ils vont finir par la massacrer ! Elle secoue la tête pour échapper au trou noir de la détresse.



— Ça va ?
— Ben…
— Tu sens l'énergie ?
— Ben…
— Tu sais où je peux pisser ?
— Là-bas, sur la gauche.
— Tout à l'heure, je vais lire un texte, une performance, tu viens ?
— Peut-être…

Elle regarde le mec s'éloigner. Da-dih-da-da-dah, comme je dis les négros ne peuvent pas baiser avec ça parce que Doggy Dog est sur la piste… Se perdre.

*

Ils sont là, la gueule béante, à cracher du feu avec leurs yeux bleu-noir. Leur gorge profonde, tel un puits de ténèbres marmoréen, palpite comme le ventre d'un nourrisson cherchant obstinément sa respiration. L'obscur néant hurle comme un cadavre niant sa propre déchéance au bout de leurs crocs assassins ! Leur gueule immonde me fait penser à ça. À un charnier répandant son souffle putride dans la nuit noire étoilée. Un songe. C'est idiot ? Pensées automatiques… le peyote… combien d'heures plus tôt ? « Du bon », m'avait susurré Perez tandis que j'agonisais comme un lépreux au milieu d'une carcasse de verre feuilleté. Prie ! Prie pour que ton âme ne se désagrège et ne s'évapore dans l'air chargé du souvenir des dieux ! Fais rouler ton sang dans tes veines devenues poreuses à force d'inquiétude et de vaines interrogations ! Les doigts ? Oui. D'abord il y avait eu les doigts. Des doigts fins et menus qui me fouillaient le cœur dans un nerveux va-et-vient spastique. Maintenant, je courais comme une onde devenue folle à travers la lande sauvage, le feu et la mort aux trousses, dévalais des pentes sablonneuses hérissées de saguaro, ces cactus à grandes oreilles comme les appelait Perez lorsqu'il parlait d'eux, en référence, sans doute, à ces gros bulbes en forme d'assiettes creuses qui déviaient de la tige centrale à la manière d'un satellite.

Leurs cris semblent si proches. Ferme les yeux, me dis-je. Ferme les yeux, tu ne sentiras rien. D'ailleurs as-tu jamais eu un corps ? Éprouves-tu la moindre douleur, le moindre tourment, alors que tes chevilles à demi carbonisées sont entourées d'une couronne d'épines ? Lâche-toi ! J'entends une voix à l'intérieur de moi qui m'injonctionne. Lâche-toi ! N'oublie pas cela ! Je tombe, me redresse. Après Muddy Waters, c'est John Lee Hooker qui vient à ma rescousse ! The last song ! Diantre ! John Lee Hooker a-t-il jamais écrit cela ? J'invente ? J'ai encore la capacité d'inventer, de créer ? Suis-je donc vivant ?



— Oui, tu es vivant..., murmure une voix près de moi.

Il s'agit d'une femme que je n'ai encore jamais vue. Elle a le regard d'une taupe habituée aux ténèbres.

— Laisse-moi deviner, je fais. Laisse-moi deviner qui tu es...

*

— C'est important que tu le saches ?

Regarder ses mains, ça l'angoisse. Il a déjà tué quelqu'un, ça se voit. Elle observe la violence de ses mains. Son jean est étrange, comme râpé avec un couteau de cuisine. Il porte un débardeur trop grand. Elle se demande ce qu'il voit.

— Je ne pensais pas que tu viendrais, dit-il en faisant un geste dans sa direction.

— Tu as les lèvres complètement bleues, mais tu es plus beau qu'avant, non ?

— De quoi te souviens-tu ? lui demande-t-il.

Il y a tant de choses à dire qu'elle ne sait pas par où commencer.

— Un jour, j'ai compris que la force de ton désir te rendait fou et te terrifiait. Tu pouvais tuer une femme parce que tu la voulais trop.

— Pénélope n'est pas morte, dit-il. Je me souviens d'avoir parlé avec elle au lit la semaine dernière, à demi endormi, un seul œil ouvert. Elle lisait au lit. Moi, je reniflais son odeur en montant et en descendant le long de son corps comme un vieux chien, frétillant du nez. Sa chair plissait et se ridait. Je ne l'ai jamais désirée parce qu'elle était canon, mais parce que c'était elle.

— J'ai besoin d'en savoir davantage.

— Je vais te dire un truc. Regarde les choses en face. Pénélope c'était une cinglée. La vérité tu la connais déjà.

— J'ai besoin de savoir.

— Un suicide par empoisonnement au monoxyde de carbone. Maintenant, va te promener.

— Tu veux que je m'en aille ?

— J'ai décidé que oui.

— Pourquoi ?

— Fiche-moi le camp. J'ai du travail.

Après deux verres de mezcal, elle gagne encore davantage en clarté, avec une pointe d'extase en plus. Mais elle ne veut pas se cuiter. Elle se lève et annule le taxi qu'elle vient de commander. Elle préfère marcher. La rue est presque déserte malgré l'heure. Elle se dirige directement vers le marchand de spiritueux pour acheter de la tequila et des cigarettes. Elle marche tranquillement, goûtant le bruit du gravier raclé par ses bottes.



C'est à peine si l'obscurité presque totale est déchirée par quelques bandes de lumière que la lune glisse entre les hautes herbes.

*

— Le rêveur lui-même finit toujours par se heurter à la réalité !

Perez me regarde de biais. Pour l'occasion, il a revêtu une chemise à carreaux rouge et jaune des plus ringardes. Il ressemble à un gros gecko joufflu.

— Et pourquoi tu dis ça ? je demande en manipulant une queue de cerise.

— Que comptes-tu faire ?

— Je ne sais pas, je dis en me grattant la nuque avec la queue de cerise. Rentrer en France !

— Rentrer en France ? T'as vu la tête que t'as ? On croirait un bandit de grand chemin !

Est-il possible de tomber aussi bas, je me dis. Pour une nana ?

— Qui était la femme qui accompagnait Pénélope dans l'hacienda, cet après-midi ? je fais en ramassant par terre une autre queue de cerise.

— Une ancienne amie à moi... L'une de ces femmes dont on dit à tort ou à raison qu'elles sont comme des ombres infréquentables !

— I can't be satisfied. I be all troubled in mind ! C'est ce que chantait Muddy dans les champs du Delta. Toujours insatisfait, je ne cesse de me tourmenter... Je n'aime pas comment sont les choses ici-bas, Perez. Mais alors pas du tout !

— Que vas-tu faire alors?

— Retourner à l'obscurité !

*

— Quand l'ai-je vue pour la dernière fois ?

Ce jour-là, elles avaient discuté longuement dans la cour de Perez. L'une accroupie, l'autre à même la terre battue et dure. Le soleil réchauffait leurs épaules. Elle se souvient à peine de ce dont elles parlaient, de livres peut-être... Le mec qui louait une partie de l'hacienda les avait invitées. En fin d'après-midi, il était saoul et à côté de ses pompes. Il leur racontait sans cesse des histoires qu'il avait accumulées en chemin, dans la rue, dans des chambres d'hôtel avec des hommes et des femmes qu'il ne revoyait jamais. Puis il s'était levé pour aller vomir ou chier, la drogue principalement.

Lorsqu'elle s'était réveillée, la nuit était bleutée et la pièce tournait. Elle avait quarante degrés de fièvre. Pénélope était toujours allongée à ses côtés, défoncée comme une princesse.



— Son glissement, quel en a été la cause ?

Il est possible que le taux d'alcool dans son sang ait été mortel. Il est possible que son cœur se soit arrêté. Il est possible que sa mort ait été une mort très douloureuse. Il est possible qu'elle ait tout simplement arrêté de respirer.

L'hélice vient d'être lancée dans un bruit de rafale d'arme à feu. Une ficelle complète la sécurité du loquet de la portière passager. Le pilote lui fait, le plus sérieusement du monde, le signe de donner quelques tours de cordelette, exactement comme on assure le verrouillage d'un Airbus. Elle croit voir le sol entre les deux plaques de fer du plancher. Bientôt l'appareil se redresse et escalade la lisière de la forêt. Pressés les uns contre les autres, des arbres aux troncs invisibles tendent vers le ciel d'irréguliers parasols d'un vert vif. Plus bas, l'ombre, la moisissure, les eaux mortes, le cri des victimes, le passage feutré des animaux assassins.



À Cuba

Michelle Tochet

Cette rubrique est consacrée à un texte de fiction à la première personne, où le narrateur consent à dévoiler une partie sombre ou secrète de son existence.

Jusque-là, je me cachais.

Un autoportrait en voyageuse, je ne sais pas si je saurai. Une peur, une joie, me voici à Cuba. Drôle d'endroit pour débuter cette rencontre avec moi-même. Moi, obligée d'écrire pour vivre, même pas pour manger, pour respirer Messieurs, Mesdames.

Attrapez-le ce souffle et c'est ce qui sans doute est le plus difficile. Ma respiration, vous ne vous y faites pas ? Tenez bon, patientez, aimez. Je vous en prie. Aimez-moi sera le premier appel que je lancerai et de suite. C'est un ordre, un dessein, un destin. Le souffle et l'amour que je cherche ici-bas, là où la rue se fait bruyante, là où la torture est prégnante, là où la vie est titubante, flanquée rhum.

Ainsi, encore ivres, parle-t-on encore des révolutions, celle de Tunisie, celle d'Egypte, celle de la Libye. Pour quelle victoire ? Pour quel avenir ? Quel sera le prix à payer pour chacun de ces peuples (et BHL peut se brosser) ? Quand la musique, la fanfare de la révolte a fini de sonner. Qui va être le loser ? Peuples, prenez-vous à bras le corps chacun. Un à un dans une ivresse libertaire, salutaire.

Allez, je rêve !

Viva Zapata !

Viva El Che !

Viva Fidel ! Et Raúl…

À bas les enfermements sombres pour des révolutions révoltantes.

À qui profite le crime ?

Oui, ce soir, je suis à Cuba. Sexe, alcool et salsa… Et rien que cela qui dirige ce monde. Pas autrement. On veut des noms, des adresses, des numéros comme sur les passeports, enregistrés. Dénudés à tous, ici ou là.

Je suis citoyenne du monde, apatride, liberté, voyager et respirer, respirer encore, pour reconnaître que je suis vivante. Vous suivez ? C'est trop ? Chaotique… Pas chassé et saut de chat, arrangez-vous avec ça.



Cuba libre. La bonne rigolade, un truc qui fait rire là-haut. Pas dans les étoiles, non, dans le ciel la lune pleure. Mais là-haut, dans des cimetières glacés de vieillards adipeux qui se meurent chargés d'or volé à chacun.

Boucaniers. Les chefs de Cuba, vieux déjà morts dans des bateaux d'acier et enculeurs de mouche pour rien, comme ça. Ce n'est pas autrement. Il est une mythologie où des jeunes filles sont données en pâture, ici de jeunes garçons sont éprouvés par un Minotaure en fin de règne, Fidel et son frère appelé aussi la jument. Héritiers d'un rêve qui vire à l'hallucination d'un énorme delirium tremens qui prend toute la Havane, Cuba en son entier. Sexes raidis au Viagra à haute dose...

Mon Dieu, la lune est si belle ce soir, posée sur un nuage. Quel divin orgueil l'a rendu aussi magnifique ? Et déjà elle se cache, frileuse elle aussi. La lune de Cuba by night. Des soupirs et des baises un peu n'importe où, et pour les frustrés des bruits et des cris. Il n'y aura pas d'été à Cuba, mais un éternel hiver moite, nettoyé de tornades, pour chaque année la sienne.

La terre tremble.

Elle est vivante et se meurt.

Et les aristocrates de ce monde, ou les marchands, c'est pareil, se préparent bien évidement à sa fin prochaine. Et travaillent les méninges de quelques-uns pour donner l'espoir de se projeter un jour ailleurs. Certains sur Mars, peut-être... Des Noé puant le fric, accrochés au pouvoir aussi fort que les demeurés du Radeau de La Méduse.

Ces putains de nantis qui mènent le monde, n'accrochent aucuns haillons d'argent, pavillons d'aubaines, chars de vilenies, trottoirs de Baracoa de Cuba. Encore elle ! Puisque le voyage commence ici, à quelques jours d'un retour imminent.

Cuba. France. Qu'est-ce qu'il reste de nous ? Approche, petit, je te dirai tout bas et tu me croiras. Toi !

La lune s'incruste dans le ciel, dépassant en croissant, comme un jupon, de ces nuages. La belle est à Cuba, sœur de toutes les lunes du monde. Celle de Paris, New York et Miami aussi.

Au matin reste une étoile, celle du berger. Venus qui se lève avant toutes et s'enfonce au jour en tout dernier lieu. Courageuse planète qui travaille toute la nuit et promet de refaire cela chaque soir. Fidèle.



Cuba dort. Alors c'est extrêmement doux. Il est cinq heures, Baracoa s'éveille doucement. Des matins regrettés pour la plupart qui n'iront ni au taf ni au boulot, et resteront à déshabiller les filles virtuellement pour la majorité. Certains s'accommoderont de chambres chaudes et moites où les corps seront de suite humides. D'autres encore frapperont leur femme avant qu'elle n'aille au travail, eux promis à rester en tongs à la porte de la maison, si on peut appeler ainsi ce rafistolage de bois et de tôles. Éphémère casa, soufflée c'est sûr par la prochaine tornade.

Et les chefs de ce pays se tourneront une fois encore sur des oreillers de plumes, se préparant à ne rien faire de neuf, à leur tour. Fidel qui n'a plus rien à dire, séché pour cette fois, vidé comme ses couilles, à un peuple qui n'écoute plus rien mais qui attend. Tout roule dans un abandon désœuvré. Les petites filles et les garçons en uniforme partant pour l'école : toute la fierté de Cuba se résume là.

Et Raúl, la jument, pas plus jeune que Fidel, se prépare à ne rien changer, à peine : laisser sortir quelques prisonniers, proposer que les gens travaillent à leur compte pour leur tirer quelques dollars encore qui nourriront les nantis. Tout un petit monde à l'argent convertible qu'ils s'empressent d'entasser, pour les vieux jours qui sont là, tous à leur porte. Payer aussi les filles superbes qui éclairent leurs vieux sexes — les touristes masculins en savent quelque chose...

On parle bien d'une révolution morte dans l'œuf. No pasarán est encore écrit en lettres retouchées, colorées de nouveau, la même, les mêmes slogans du socialisme : « L'obstination et le courage vivifieront la Révolution et nous rendront libres aujourd'hui et demain. » Du cynisme que les Cubains ne regardent, ne lisent plus. Hasta siempre.

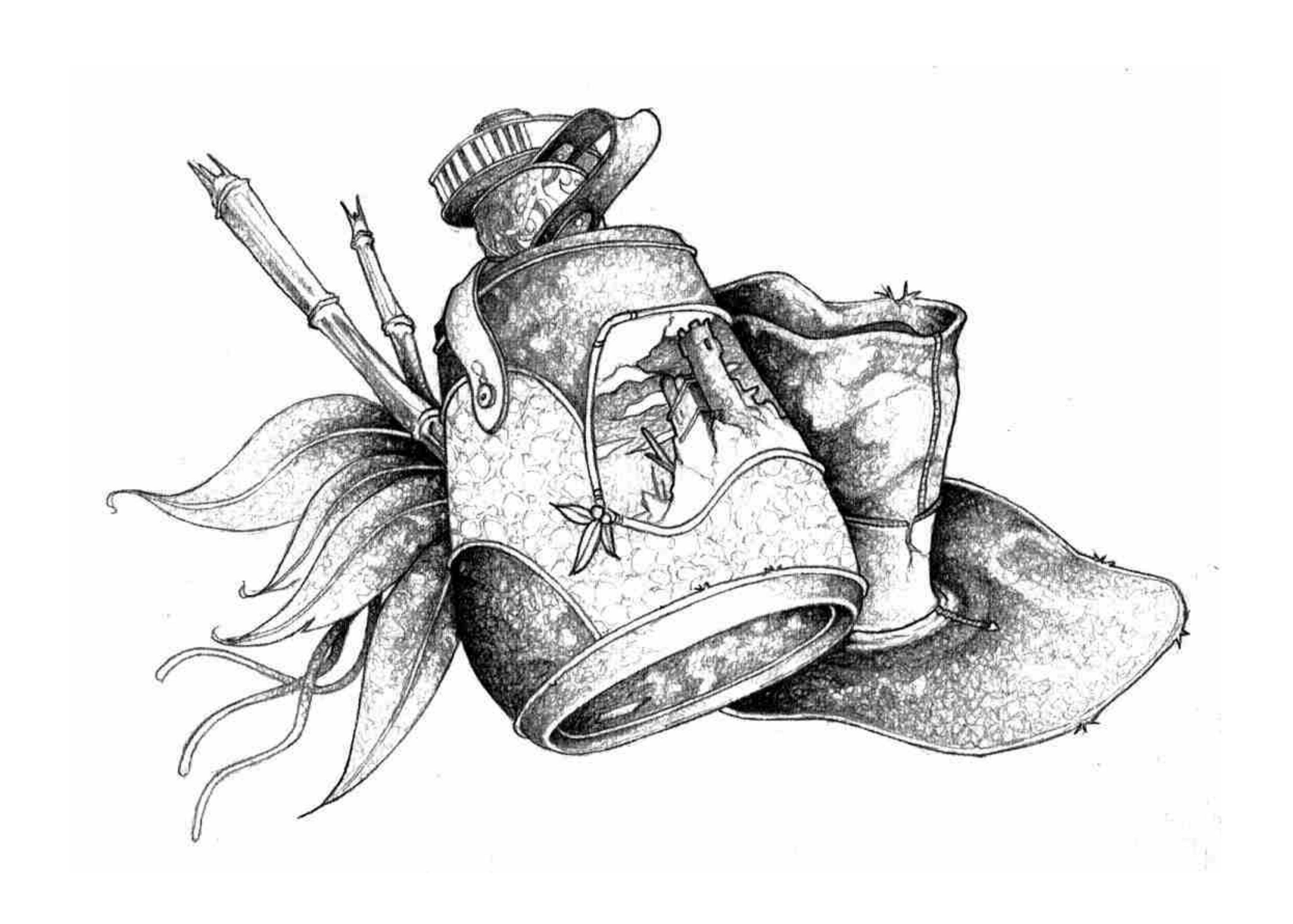
J'ose écrire, et des écrivains cubains choisissent leurs mots qui pour beaucoup s'imprimeront dans le monde, ailleurs qu'à Cuba.

Des nuages, rosis par l'aube, sont posés ici ou là dans le ciel. Formes étranges et superbes.

Oui, je voyage et Cuba est ma plus lointaine escale. L'exotisme, car il est bien question de cela, après douze heures d'avion, ça n'existe pas, n'en déplaise aux touristes. La voyageuse que je suis ne manque pas l'inconnu — qu'on appellera exotisme — mais quête aussi le familier.

L'humain, dans tous ces mondes traversés.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Dans une expédition audacieuse financée par la revue L'Ampoule, un nouveau Stanley : Victor Morand, parcourt les mystérieuses Collines de Hurlefou pour retrouver la trace de l'écrivain et explorateur disparu, le célèbre Paul Lugowski : nouveau Livingstone.

Il découvrira à sa grande stupeur que les Collines sont un lieu à part, en dehors de l'espace et du temps. Chacune d'entre elles renferme un monde différent où il est aisé de se perdre, à travers les temples enfouis abritant de fabuleux trésors, les vestiges de civilisations, les villages autochtones et la jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et animaux mythiques.

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain-aventurier en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

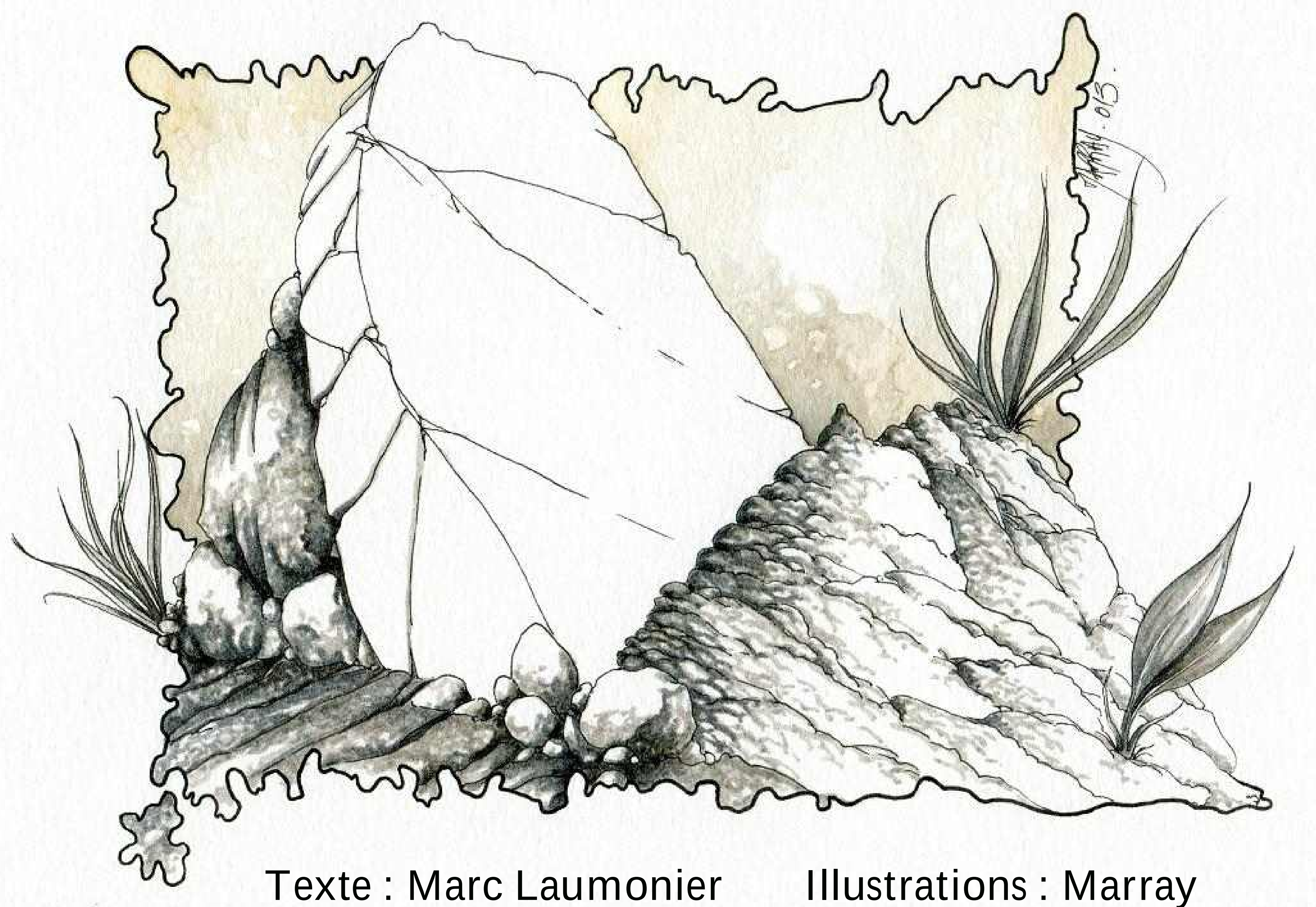
Vous le saurez en suivant dans chaque numéro cet étonnant feuilleton collectif !

Contraintes

Victor Morand ne doit ni mourir, ni changer brutalement de caractère ou d'objectif.
Tout doit se passer dans les Collines de Hurlefou ou dans des endroits liés à l'expédition.
L'action de chaque chapitre se déroule dans une colline différente.

D'après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Chapitre 5 : Les Dissymétriques



Texte : Marc Laumonier   Illustrations : Marray

Résumé des chapitres précédents : Victor Morand, accompagné du fidèle Sam Frémalle et d'une femme-perroquet ayant abandonné sa tribu, est parvenu à traverser la colline des marsupiaux légendaires. Aidé par des animaux anthropomorphes, il suit la piste de Lugowski qui le mène près d'un volcan où est censé habiter un mystérieux consul ayant connu l'écrivain.

Le paysage était lunaire, au loin un volcan fin et haut crachait une fumée grise et épaisse, plus proche un autre volcan (« Volcan-bouclier », décréta Victor) était moins haut, bien que menaçant, une partie de son cratère se terminait dans l’eau ; de rares panaches de fumées argentaient le ciel, sur un côté assez éloigné, des laves rouges coulaient très lentement et se jetaient en mer. On distinguait à peine au nord des fumerolles qui sortaient directement de l’océan. Sans doute un volcan sous-marin, un cratère secondaire, songea Victor.

Des bombes volcaniques et des pierres ponces sur la plage complétaient cette vision minérale, on était bien loin de l’opulence verte des jungles et forêts précédentes, de leurs parfums humides ; ici, la chaleur et l’air marin.

Mais, de fait, c’était un triangle de fumée que l’on pouvait voir et le troisième point était bien plus funeste : le petit village de pêcheurs au bout de la plage, ainsi que la grande bâtisse (sans doute celle du Consul) sur pilotis derrière. Tous les bâtiments finissaient de brûler, des fumées ici et là, et de loin il leur semblait voir des corps inanimés au sol. Une tragédie venait de se dérouler, il y avait peu de temps vraisemblablement.

— On y va ? dit Sam, dont la voix cependant trahissait une certaine crainte.

Victor hésitait, mais le mieux était d’aller voir.

— Il ne faut pas aller là-bas, dit Margogu, le volcan est tabou. Les feux et les laves sont dangereux, de nombreux hommes y sont morts.

— On doit y aller quand même, comprendre ce qui s’est passé, dit Victor, et en même temps il dégaina son double tromblon.

Ils avancèrent tous trois en plein soleil.

Après quelques centaines de mètres de marche pénible, dans un sable noir et grossier et sur des morceaux de lave coupants, notre trio arriva au village où tout était anéanti. L’atmosphère était mauvaise et de nombreux morts gisaient à terre ou dans les cabanes : plaies au cou, corps démembrés. Plaies de lances, de sagaies et de machettes.

La femme-perroquet dit :

— Cela pourrait être dû à certaines tribus sauvages cannibales comme les Niam-Niam ; ils vivent non loin de là et ont encore un instinct guerrier primitif, cela fait bien longtemps que nous



Le paysage était lunaire, au loin un volcan fin et haut crachait une fumée grise et épaisse...

avons rompu les liens avec ce type d'hommes. Il vaut mieux partir au plus vite. Ils sont anthropophages et très vindicatifs. Ils vénèrent les volcans et la mer et n'aiment pas les intrus sur leur territoire. Fuyons !

Victor réfléchissait sur la conduite à tenir ; il décida finalement de se diriger vers la maison consulaire lorsque silencieusement ils apparurent en grand nombre, surgissant de nulle part.

— Ah ! Les Dissymétriques ! cria Margogu en reculant, effrayée.

Des hommes et des femmes quasi nus, aux peintures guerrières, sortaient des maigres sous-bois et de derrière les rochers.

Ils portaient des boucliers en peau, de longues lances et des sagaies, certains possédaient même des fusils et des machettes ; d'autres portaient d'amusants couvre-chefs d'allure européenne, tous étaient menaçants et semblaient splendidement puissants. Ces chapeaux européens auraient fait sourire Victor en d'autres occasions, mais là, il était tendu…

Tous étaient « asymétriques » : certains étaient borgnes, d'autres avaient perdu un bras, une oreille, des doigts manquaient.

Beaucoup étaient nus, quelques femmes avaient un sein en moins, pour plusieurs hommes, c'était un testicule qui avait disparu.

Un grand guerrier s'approcha…

— Je parle un peu leur langue, dit la femme-perroquet. Que s'est-il passé ici ?

— Mauvais hommes tués et seront mangés. […] Offense aux dieux des volcans. […] Chantent et boivent. Offense aux dieux des volcans. Cela va réveiller fureur. Mauvais hommes, peut être bons à manger. […] Et vous que venez vous faire ici ? Chanter et boire ? […] Vous ? Être Pelé ou Namakaokohai ? Ou plutôt dissymétrie ? Chance pour vous ? Vous vivrez mieux et plus longtemps ! Que voulez-vous perdre ? Un bras ? Une jambe ? Un œil ? Un testicule ? Un sein ? Une oreille ? Choisissez sinon c'est la mort, nous voulons aider les Dieux des volcans Pelé ou les Dieux des mers Namakaokohai.

Déjà quelques hommes s'approchaient, agressifs et grondants, en abaissant leur sagaie et en poussant des borborygmes inquiétants.

Un bruit de tambours se fit alors entendre et tout le monde se redressa ; porté par quatre hommes, le chef — sans doute — arrivait. Sa vision était incroyable : il n'avait qu'un bras, qu'une jambe, il était borgne, une oreille manquait, un testicule aussi et une partie de la poitrine avait disparu. On posa sur le sol son trône de roi.

À côté de lui s'immobilisa un jeune garçon totalement albinos, aux yeux rouges inexpressifs. Ses vêtements étaient également rouges ; et son visage et ses cheveux crépus, blancs tous les deux,

semblaient très bizarres. Il portait autour du cou un étrange python, albinos lui aussi.

Le chef (ou le roi) les regarda l'œil mauvais, tel un cyclope malfaisant.

— Qui êtes-vous ? aboya-t-il.

Et avant que Victor puisse répondre, il hurla :

— À tuer ! Le gros avec le fusil dans les laves pour Pelé. Le petit malingre pour les eaux, la noyade pour Namakaokohai.

Il rajouta :

— Je garde la fille-perroquet pour moi quelque temps.

Il parlait parfaitement la langue commune et Victor comprit que la situation lui échappait — ce dont il avait horreur.

Il arma son tromblon et commença à le baisser vers le vieux chef : un coup de masse lui fit lâcher l'arme et peut-être lui brisa deux ou trois doigts.

— Ah ah ! Oh oh ! se mit à rire le vieux roi. De la résistance ! J'aime ! Allez, on a beaucoup mangé ces derniers temps, on vous garde un petit moment, vous êtes nos hôtes temporaires. Réfléchissez : soit on vous mange, soit on vous rééduque en rétablissant la dissymétrie indispensable à toute bonne vie. Vous aurez quelques jours pour vous décider, et puis je vous expliquerai la dissymétrie… J'espère que vous connaissez des histoires drôles, dit-il pour conclure.

Et d'un seul geste, toute la troupe se mit en route vers le volcan.

Après trente minutes de marche rapide et forcée, ils arrivèrent dans un petit village à la lisière du volcan et d'une forêt touffue ; la mer avait disparu.

Sam et Margogu furent séparés de Victor, que le vieux chef emmena dans sa hutte royale. Victor s'assit, puis le silence s'installa. Il crut bon de le rompre :

— Alors, vous n'êtes pas adepte de ces vers fameux de William Blake ?

« Tigre ! Tigre ! Feu et flamme
Dans les forêts de la nuit,
Quelle main ou quel œil immortel,
Pour façonner ta formidable symétrie ? »

Le vieux roi rétorqua :

— Oui, mais Mao Tsé-toung disait : « Ce que je ne comprends pas, c'est l'importance de la symétrie. »

Devant l'étonnement de Victor, il continua :

— Vous savez, j'ai fait Stanford quand j'étais jeune ; j'y étais même brillant. Quand je suis rentré chez moi, j'ai décidé de refuser ce monde moderne ; j'étais très attiré par les théories anarchistes, j'ai lu maintes fois Proudhon, Bakounine, Stirner et beaucoup d'autres, le refus de l'autorité me plaisait, et puis c'est quoi « les bonnes règles » ? Je me suis

tourné vers le fameux anarchisme vert ou écolo, Bookchin et Reclus essentiellement, et j'ai formé mon peuple ainsi. Nous avons refusé le progrès, nous avons décidé de remanger de la chair humaine, nous chassons à nouveau selon les techniques anciennes comme la chasse à l'épuisement ; mais je cherchais une idée pour nous différencier des autres tribus, je défiais alors l'ordre du monde et eus l'idée de cette dissymétrie. Vous savez, si vous regardez la nature, la symétrie n'est pas si parfaite que cela, même les rayures du tigre de Blake sont différentes. Mon peuple l'a accepté et nous voici ; je rajoute que nous ne sommes pas belliqueux, sauf contre ceux qui se moquent des dieux des eaux et des volcans, comme votre ami consul que je n'ai jamais apprécié, toujours soûl et avide de fêtes, il m'a dit un jour qu'il voulait être comme celui qui écrivit « Sous le volcan ». Au final, il en est mort et j'ai brûlé son alcool.

« Je t'ai raconté cette histoire jeune homme
Afin d'élargir ton point de vue sur le monde.
Moi qui ai vu ronfler des volcans
Et de lugubres îles s'emmitoufler de neige… »

» Et oui, une strophe de « Sous le volcan », mais je parle trop : tenez, mangez !

Il désigna une vaste marmite.

— Voyez comme on fait bien les choses : une soupe de crabes violonistes, mâles exclusivement.

Le vieux roi rit.

— Eh oui, ils ont une pince disproportionnée ; comment expliquez-vous cela, cher naturaliste, ami loyal de la symétrie ?

Victor répondit :

— Le genre Uca a une telle pince pour séduire les femelles ; celles-ci vont vers les crabes qui ont la plus grosse pince et la plus active, l'astuce est de faire du bruit et de bien agiter sa pince juste en dehors de son terrier…

Victor rit lui aussi, et ajouta :

— Pour ma part, je préfère une femme avec deux seins, plutôt qu'une amazone, de même il y a dans la symétrie d'un beau visage une beauté inégalable ; je ne suis pas d'accord avec votre idée de dissymétrie. Elle n'est ni bonne, ni belle.

— Intéressant, intéressant dit le vieil homme. On continuera cette discussion demain et puis on décidera ce que l'on va faire de vous trois. Bonne nuit, dit-il en se retirant.

» Ah, j'oubliais : un autre homme est mort récemment, il refusait de devenir asymétrique. C'est dommage, je l'aimais bien, il racontait de belles histoires, il avait de l'humour et de l'intelligence. Il est enterré là-bas, sous une grosse pierre blanche derrière la maison du Consul. Je lui avais promis, on ne lui a mangé qu'une cuisse, on a laissé la tête, on ne mange pas les têtes.

» Il nous a dit qu’on le chercherait vraisemblablement. C’est vous, sans doute ? Il m’a dit être un écrivain à succès, et qu’il préparait quelque chose de « fumeux » sur les Collines. Nous, les livres ne nous intéressent plus, nous vivons en dehors maintenant de ces bouts de papier bien inutiles ; toutes nos traditions redeviendront orales.

Victor sentit ses forces s’effondrer ; non seulement il n’allait pas régler l’affaire pour laquelle il avait été envoyé ici, Paul Lugowski étant mort, mais en plus il allait vivre ses derniers jours.

Il fut conduit manu militari vers une petite case bien gardée. Sam et Margogu y étaient déjà, fiévreux et anxieux.

— Que va-t-on faire ? dit Sam.

— Je ne sais pas, répondit Victor, en plus Lugowski est mort ; notre quête n’a plus de sens. Il faudrait s’échapper cette nuit, mais vu le nombre de gardes autour, ça va être délicat.

Victor s’allongea pour réfléchir, Margogu vint se blottir contre lui, elle tremblait.

L’enfant albinos arriva pendant la nuit, Victor ne dormait pas, il avait très mal aux doigts. L’enfant pâle aux yeux rouges portait au cou en pendentif une coquille d’oursin irrégulière : Victor le reconnut, un assez rare spatangue du genre Clypeaster.

Ces oursins ne présentaient plus une symétrie radiale ou pentamérique, mais une symétrie bilatérale. On les appelait aussi les oursins-cœurs.

Le regard de l’enfant était triste et dérangeant.

— J’ai mis les gardes en état de transe, dit-il, nous n’avons pas beaucoup de temps, il faut partir. Une pirogue étonnante vous attend. Vite !

Victor se demanda en se relevant ce que pouvait être une « pirogue étonnante ». Est-ce un piège ?

Margogu et Sam furent réveillés.

— On part, dit Victor qui finalement fit confiance à l’enfant.

Elle fut accentuée lorsque ce dernier ajouta :

— Votre ami écrivain n’est pas mort, j’ai remplacé son corps au dernier moment, personne ne s’est rendu compte de rien et lui aussi est parti dans la pirogue magique.

Ils sortirent silencieusement.

Certains gardes se mirent à psalmodier à leur passage, tout en s’écartant.

La progression était difficile, les roches volcaniques coupaient les pieds ; l’enfant continuait à marcher assez rapidement sans hésiter sur le chemin ; pourtant, des laves lentes progressaient à quelques dizaines de mètres seulement ; dans la nuit tombante, le spectacle était hallucinant, seuls les bruits des pas, le silence de la nuit était total.

Brutalement, un bruit effrayant de tambours se fit entendre.

— Ils ont découvert votre fuite, dit l'enfant. Accélérons !

Victor se retourna : des torches par dizaines dessinaient au loin comme un long corps de serpent.

— Par-là, dit encore l'enfant, s'engouffrant au milieu d'un tunnel de laves solidifiées.

Lorsqu'ils débouchèrent enfin à l'air libre, un spectacle stupéfiant fit pousser un cri à notre équipe : là, silencieux, les attendaient leurs doubles.

Ils étaient trois, l'enfant n'avait pas le sien. Ils semblaient faits de gaz ou de vapeurs bleutées, mais les silhouettes étaient facilement reconnaissables : c'était bien eux. La femme-perroquet (la beauté qui chante), Sam (et ses stigmates poétiques), Victor (et son déguisement d'aventurier).

L'enfant aux yeux différents fit un geste doux pour indiquer une large pirogue qui attendait.

— C'est comme dans ma vision, dit-il. Vite, montez !

Les cris des cannibales et leurs torches se faisaient de plus en plus proches.

Victor se réveilla et descendit rapidement vers l'embarcation dans laquelle Sam monta le premier, non sans frayeur en voyant la tête d'un étranger plantée au bout d'une pique à proximité de la berge. Seule la femme-perroquet hésitait, mal à l'aise, inquiète de tant de magie ; l'enfant blanc lui prit alors la main et ils descendirent tous deux calmement.

L'enfant sembla hésiter. Finalement, il monta avec eux.

— Il est temps de changer de vie, de changer de peau ! dit-il en grimpant dans l'embarcation.

Dès que les sept furent réunis, la pirogue partit. Victor et Sam « en gaz » pagayaient avec une forte vigueur, tout en semblant ne souffrir aucunement, avec une régularité et un sérieux déconcertants. La femme-perroquet fixait sa jumelle.

À peine vingt ou trente mètres de mer et nos amis virent les hommes de la tribu arriver près de la berge, criant des chants guerriers ; certains lancèrent quelques flèches et des lances.

Puis le calme et la nuit noire. Seuls des traits rouges zébraient l'île qui s'éloignait.

La mer était étonnamment tranquille, plate comme un lac sans vent. Le silence était quasi complet, seul le bruit régulier des pagaies leur fit dire qu'ils ne rêvaient pas.

Les rivages dangereux disparurent bientôt et ce fut le noir, l'immense noir. Tout le monde se taisait. Chacun goûtait l'étrangeté de la situation, conscient de son caractère d'exception.



L'embarcation dans laquelle Sam monta en premier, non sans frayeur en voyant la tête d'un étranger plantée au bout d'une pique

Bientôt un rivage se dessina. De larges plages piquées d'un grand nombre de cocotiers.

Au fur et à mesure que la pirogue s'approchait de la plage, les doubles gazeux se firent de plus en plus évanescents, jusqu'à disparaître lorsque l'embarcation toucha le sable. Ils ne furent plus que quatre.

Victor crut distinguer une pancarte plus loin, il s'y dirigea, allumant son briquet.

Il lut :

« Colline du Passé, du Présent et de l'Avenir.
À vous de choisir. Ne pas s'éterniser. »

Puis son briquet vide s'éteignit. Des hurlements de singes et des cris d'oiseaux firent vibrer l'espace et le temps. Margogu vint poser la main sur son épaule et l'embrassa dans le cou.

À suivre...

Sur la Dune

Serge Cazenave-Sarkis / Christian Attard

Les passages en caractères romains ont été écrits par Serge Cazenave-Sarkis, ceux en italique par Christian Attard.

« Ce qu'il convient de ne pas dire ne représente pas une trop grande difficulté, mais ne pas arriver à dire ce qu'il est de notre devoir de dire est beaucoup plus malaisé... En un mot, quelle attitude prendre quand le bébé que l'on vous présente est laid ?

» Mon épouse réussit à complimenter la jeune maman — service minimum, avec retard à l'allumage : « ...Euh... qu'il est mimi !... »

— C'est une fille !

— Elle a votre haut...

Forte, très forte ! Quoi de plus insignifiant qu'un front...

— Quel âge ?

— Sept mois !

» J'ai pensé : Tiens ! Exactement l'âge de mon chat... Une merveille, un angora perle frotté de rubis... Bien sûr, je ne dis rien. À son souvenir, mon visage dut se détendre. Tous les yeux se tournèrent vers moi. J'ouvris grand la bouche, et comme rien ne voulut en sortir, je me mis à cligner des yeux. Mais ça non plus, je ne sus le faire correctement ! Alors, c'est des deux yeux à la fois que durant de longues secondes on me vit grimacer. Ça ne fit pas un pli, le bébé se mit à hurler de terreur.

» À cet instant, comme j'eusse aimé être à sa place. Ah !... Pouvoir exprimer son exécration pour tout ce qui est laid, moche, difforme !... Je dois l'avouer, ce bout de viande, d'un coup, me parut plus sympathique. Et je le dis : « ...Il est... elle est... elle est sympa !... » En m'entendant, je sus que la relation que nous pouvions qualifier d'affectueuse venait de se muer pour l'éternité, au mieux, en un rapport de bon voisinage. Six générations de partages, de peines comme de joies, parties en fumée.

» Pour un mot, ou plutôt non, pour un ton, qui m'échappa. Froid, distant... Pire, insignifiant ! Circonstance aggravante, ses hurlements ayant triplé de volume, qui put à ce moment précis, sinon pour se moquer, trouver cette enfant « sympathique » ? Ma réputation était faite : je n'aimais pas les enfants. Je n'étais qu'un sale misanthrope. Sans que j'en prenne conscience, bien qu'attristé par ce malentendu, ce jour-là fut pour moi une libération.

» J'oubliai le motif de ma peine. J'avais fait mon temps... Et qu'on ne vienne pas me chercher en me resservant le passé. La première chose que je fis : prendre un billet d'avion pour une destination financièrement accessible, la plus lointaine possible, et m'offrir un VTT. N'y connaissant rien en deux roues, le confort de la selle détermina mon choix. Plus question que je me casse ce que vous savez. Au sens propre comme au figuré.

» Comme je viens de le dire, de ce côté-là, j'avais donné !... Voilà pourquoi, en résumé, vous me trouvez là, à l'autre bout du monde, assis sur cette merveilleuse dune de sable, dépouillé par des voleurs, une selle de vélo à la main, unique vestige de ma vie passée. Mais de mon histoire, comme je vous comprends, vous vous fichez bien ! Et d'ailleurs, comprenez-vous ma langue ? Et puis, à part vos moutons... que savez-vous ?... »

« Bien sûr que je te comprends, je suis l'esprit des dunes et du vent, l'essence tutélaire de tous les gardiens de moutons du Monde. J'entends toutes les langues et elles bruissent à mes oreilles comme le chant des oiseaux.

» J'entends mais je ne te comprends pas, je ne te comprends pas et d'ailleurs je me fous de ce que toi, aujourd'hui, tu viens me chanter sur ma dune.

» C'est un de vos fantasmes d'Européens repus de croire que partout où vous allez transporter vos petits culs blasés, on va immédiatement s'arrêter pour vous écouter et vous admirer bouche bée.

» Je préfère écouter le simoun mêler sa voix à celle de mes bêtes plutôt que de laisser toutes tes perversions venir extirper mon attention au vent. Ta langue s'agite comme celle d'un lézard, elle bouge, bouge, dit tes maux dérisoires d'Occidental dont je ne retiens rien. Tu aimerais comprendre ce qui t'arrive et pour comprendre, tu parles au lieu de te taire.

» Moi, je ne retiens rien de ta folie sauf que tu as laissé ton chat derrière toi et que l'on est aussi responsable de son chat que mes moutons sont responsables de moi. Tu crois, toi l'homme à la selle, que je garde mes moutons, n'est-ce pas ? Alors que ce sont ces moutons qui me gardent. Sans eux, sais-tu que je serais en voie de disparition ?

» Sans eux, je serais retourné au bled et du bled à la ville et de la ville aux bordels et des bordels à la politique. Sans eux, j'aurais fini par avoir à mes côtés une femme grasse et conne, une bande de crétins avinés ou des bigots vicieux. Sans eux, je ne pourrais plus péter à la lune. Sans eux, l'homme rare que je suis devenu aurait dégouliné dans le cloaque de ta civilisation gangrenée.

» Tu crois, étranger, que je garde ces moutons et tu as raison : je les garde précieusement parce que ces moutons gardent ma raison. Au début, j'ai cru que je les avais dessinés, l'un après l'autre, mais j'ai fini par comprendre que ce sont eux qui ont dessiné l'esprit que je suis devenu. Pas un ne finira égorgé pour l'Aïd.

» Sur cette dune, eux et moi, sommes des Dieux parce que nous ne faisons rien. Et toi, tu as cette tête d'agité que j'avais autrefois, cette tête de cancrelat qui vient enfin d'arrêter de pousser sa boule. Voilà pourquoi tu étais responsable de ton chat comme lui était responsable de toi. Ton chat te rappelait qu'il était un Dieu qui ne faisait rien. Tiens, tu ne parles plus ! Tes lèvres sont sèches sûrement.

» Je m'appelle Yacine et je comprends ta langue, mes moutons ne sont pas à vendre et moi non plus. Si tu as soif, j'ai de l'eau. Bois et repars d'où tu viens, ou non, reste un peu pour me distraire. »

« Merci !... Merci pour l'eau, et merci pour avoir fait fuir les voleurs. Maintenant, pourriez-vous m'indiquer le village le plus proche afin que je puisse téléphoner pour qu'on vienne me chercher ?... Oui, comme ça... Té-lé-pho-ner... Par gestes on se comprend mieux... Bien que dans votre patois fait de langues mêlées, il m'a semblé reconnaître des bribes de la mienne... Une sorte de rapsodie. Un tissu mis en pièces par des doigts furieux. De la douceur posée sur des épaules arrogantes. Oui, vos yeux ressemblent à des oiseaux. Vous inspirez la sagesse mais vos mains sont inquiétantes. J'ai cru comprendre que d'emblée, sans me connaître, vous vous êtes permis de me juger... ou plutôt, de me qualifier... Qualifier... le passe-temps du sot ! Décidément, l'homme, où qu'il soit, est le même partout. Serions-nous tous sans le vouloir entraînés sur une même ligne, comme raclés continûment par l'horizon ?

» Vos moutons, dites-vous... des dieux ? Des demi-dieux... Ai-je bien compris le « taire » ? Mon indigence précipitée serait-elle encore trop ostentatoire ?... Le seul fait que j'existe, presque nu, j'insiste, serait-il déplacé ?... Si c'est encore trop, n'oubliez pas que vous y êtes pour beaucoup. Le fusil que vous portez fièrement dans votre dos n'a rien d'un ornement... et les bandits ne s'y sont pas trompés. Yacine ?... Yacine, est-ce votre nom ? »

« Qu'as-tu donc à regarder ainsi mes mains ? Tu es étrange, étranger ! Qu'as-tu compris que je n'ai pas encore dit et que mes mains veulent cacher ?

» Vois-tu encore le sang que j'ai tant frotté aux sables du désert ? Si tu savais ce qu'ont fait ces deux mains, tu enfourcherais ta selle et partirais en courant.

» Mes moutons seuls connaissent le pouvoir de mes mains, ils obéissent à mes mains et rêvent au son de ma voix. Ainsi, je ne parle à personne d'autre qu'à mes moutons, étrange étranger. Mais à toi, je peux dire… tu ne comprendras pas et me prendras pour fou.

» Je leur ai dit que j'étais un puissant magicien qui, de splendides princesses, les avait transformés en brebis bêlantes tant leurs babillages m'assommaient. Alors ils attendent la pleine lune pour reprendre l'apparence qu'ils pensent avoir perdue.

» Je leur ai dit aussi qu'ils étaient les marins d'Ulysse et que Circé la sorcière m'avait légué ses pouvoirs pour les emprisonner ainsi pendant des siècles. Voilà pourquoi, étranger, mes moutons te regardent ainsi, ils te prennent pour leur sauveur, ton sceptre en selle de vélo va leur restituer leurs mirifiques toisons d'or. »

« Yacine, vos silences sont troublants. Vos yeux rougis par la colère me rappellent mon enfance malheureuse quand, ivre de rage, je fixais les avions pour qu'ils explosent dans le ciel. Fort heureusement, je ne possédais pas ce pouvoir. J'ai appris depuis qu'il n'existait aucun de ces pouvoirs dits, surnaturels. Aucun ! Vos moutons sentent fort, votre transpiration également. Votre apparente majesté sur votre troupeau ne me dit rien qui vaille. Votre prestance force la foi, trouble la raison… Or, quand la raison me pousse à croire, c'est une saine habitude que j'ai prise depuis longtemps : je la chasse ! On vous dit beau. La misère est photogénique… je n'ai jamais su pourquoi. »

« Qui te parle de pouvoir surnaturel ? Tu te méprends, étranger ! Ainsi ce fusil que tu vois est bien plus efficace qu'une pensée surnaturelle pour abattre les chiens du désert qui s'attaquent à mes moutons.

» Autrefois l'un d'eux est venu tourner autour de mon pauvre petit troupeau, ses paroles étaient fielleuses, toutes empruntes du nom de Dieu, mais ses yeux ne cachaient rien de sa seule pensée. Une nuit, ce loup est entré dans la bergerie et s'est attaqué à la brebis la plus faible. C'était encore une enfant et le matin lorsque j'ai trouvé son petit corps disloqué, un bout de tissu noir tenait encore à ses ongles.

» Alors le feu de la haine n'a plus quitté mon regard. Mon couteau a ôté la vie et la peau de ce loup, ses semblables ont découvert son corps dévoré par les chacals et sa peau séchant à un croc au soleil. J'ai dû fuir toujours plus loin car d'autres chiens noirs sont arrivés en meute au village.

» C'était il y a longtemps, étranger. En ce temps-là, jouaient autour de moi mes enfants, chantait ma femme, priait sa mère. J'ai erré seul dans le désert, sale et malade, à demi fou de douleur et de haine.

» Jusqu'au jour où une de tes semblables s'est penchée vers moi et m'a offert un peu d'eau. »

« Encore cette habitude que vous avez de marquer nos différences : une de « mes semblables ». N'est-ce pas d'abord des « vôtres » qu'est venu le malheur ? Et n'est-ce pas de l'action d'une des « miennes » qu'il vous valut d'être sauvé ? Voyez comme... »

— Mais, qu'est-ce que tu fais là, mon Pierrot ? Tout le monde t'attend... Tu regardes encore ce catalogue ! Ah ! Si tu savais comme il me tarde de la faire cette rando dans le désert avec toi. Quelle joie ! Et tous les nouveaux amis que l'on va se faire !... Il me tarde, il me tarde, il me tarde !... Bon, je descends, dépêche-toi !

— Oui... Dis, tu ne crois pas qu'on aurait mieux fait de choisir les fiords de Norvège... ou mieux, tiens, la remontée de la Seine jusqu'à Rouen, Paris/Rouen et retour...

— Mon pauvre Pierrot !... Tu n'as aucune imagination ! Bonjour le dépaysement ! Allez, presse-toi. N'oublie pas que c'est ta filleule qu'on baptise dans une heure. Rouen ! Pourquoi pas les hortillonnages d'Amiens, ou... quoi ?... C'est ma robe ? Elle me boudine ?... Quoi encore ?... Qu'est-ce que j'ai dit ? Ne me regarde pas comme ça, tu me fais peur ! J'y vais...

— Je te suis...

— Paris/Rouen ! Ah ! Ah !...

« Pssssssssst !... Yacine, Yacine, vous êtes là ? »

« Oui... Je suis là, sur ma Dune, je t'attends... Mais si tu cherches à me retrouver, par la grâce des Djinns, viens seul... »

« Oh oui !... Et, à l'occasion, vous me prêterez votre fusil... »

Le bus jaune

Marlène Tissot

Ce soir-là, un bus jaune a débarqué dans le couchant rouge et pourpre. Toutes ces couleurs d'un seul coup après des années de gris et de noir dans ma vie, ça ne pouvait signifier qu'une chose : mon jour de chance était enfin arrivé !

Je souriais intérieurement pendant que le type à la queue-de-cheval remplissait son réservoir. Sûr qu'ils n'avaient pas des gueules de touristes, les passagers de ce drôle d'engin ! Mais j'ai décidé que ce n'était pas par hasard qu'ils croisaient mon destin.

Je suis retournée dans la boutique. Quand il a eu fini son plein, le chauffeur m'y a rejoint, escorté d'un beau gosse en veste beige et d'un grand type aux yeux clairs. Derrière eux, une petite boulotte trottinait pour les rattraper. J'attendais docilement près de la caisse. Commerçante, souriante, tout en sobriété.

— On va vous prendre aussi quelques sandwichs, la miss !

J'ai hoché la tête. Le beau gosse m'a lancé un regard-sourire. Ça faisait des siècles que je n'en avais pas vu de pareil. L'autre, le grand type, j'ai tout de suite deviné que c'était pas sa bite ni son couteau qu'il cachait dans sa poche ! Alors je me suis surprise à rêver de braquage, de danger, d'aventure, d'un canon collé sur ma tempe, et d'un baiser brûlant. Bref, d'un truc qui bouleverse ma vie. Qui me tire enfin de ce trou à rats.

Malheureusement, mes visiteurs du soir ne semblaient pas être là pour ça...

Derrière, dans son bureau, le boss était probablement occupé à trafiquer ses comptes ou à mater du porno sur Internet. Est-ce qu'il aurait l'idée de regarder les écrans de contrôle ?

Une punkette a déboulé en courant, sa main plaquée sur l'entre-jambes. Je lui ai pointé du doigt la porte des toilettes.

— C'est propre ? elle a demandé en braillant, sûrement à cause de la musique qu'elle écoutait, écouteurs vissés dans les oreilles.

J'ai fait oui de la tête. C'est moi qui les récure ces saloperies de chiottes, je sais de quoi je parle !

Les trois types sont revenus vers la caisse, les bras chargés. Ils ont tout laissé tomber en vrac sur le comptoir. Je commençais à taper les prix quand une petite vieille à l'air ronchon est arrivée.

— Et les chips ? Z'avez pensé aux chips ? Moi si j'ai pas mes...

— Ouais, on y a pensé, m'man ! l'a coupée le chauffeur.

Elle lui a collé une mandale.

— M'appelle pas comme ça quand y a du monde !

Elle l'a poussé dehors. J'ai retenu mon envie de rire. J'ai croisé le regard du beau gosse à la veste beige. Ses yeux brillaient. Son sourire aussi. Il s'est penché vers moi. Un frisson m'est remonté le long du dos, comme un lézard givré, ses griffes plantées dans ma peau. Embrasse-moi ! j'ai pensé.

— Je sais pas si on va avoir assez pour payer tout ça..., il a murmuré.

J'ai ravalé ma salive, giflée par la réalité.

— Je vais vous indiquer le total dans une seconde...

Derrière lui, le grand type tripotait le flingue dans sa poche. La punkette est sortie des toilettes en dansant, de la musique plein les oreilles. Elle m'a jeté un clin d'œil avant de repartir vers le bus. Je l'avais vu piquer des chewing-gums. J'ai rien dit. J'ai pensé au boss. Pourvu qu'il ne regarde pas ces foutus écrans de contrôle. La femme au chapeau tournait encore dans la boutique, l'air de chercher quelque chose.

— Ça vous fera soixante-douze quatre-vingts !

— Pardon ?

— Soixante-douze euros quatre-vingt, j'ai répété timidement.

Ils me regardaient, perplexes.

— C'est cher, je sais. Mais c'est parce que...

J'allais commencer à justifier des prix dont je n'étais pas responsable quand j'ai vu le grand type qui commençait à sortir son flingue. Je lui ai fait signe que non en lui indiquant les caméras de surveillance d'un coup de menton. De toute façon, qu'ils payent ou pas, ça m'était égal !

— On va s'arranger ! j'ai dit. Vous avez combien ?

— Dans les trente euros...

— Très bien, ça ira !

Le beau gosse a plongé ses yeux dans les miens. Bleu nuancé d'éclats de surprise et de gratitude. Son sourire est monté lentement sur ses lèvres. Je l'ai photographié du regard. Capturé cet instant délicieux dans la camera oscura de ma mémoire.

— On décolle ! a dit le grand type en le poussant du coude. Ils ont pris les sacs.

Le ciel était déjà devenu presque noir. Je les ai regardés s'éloigner. La petite boulotte trottinait de nouveau derrière les deux types en tenant son chapeau. Il y a eu un courant d'air. J'ai frissonné. Puis ce fut comme si je venais de me réveiller. Éclair de lucidité — ou de folie — zébrant mes pensées. J'en pouvais plus de cette vie ! J'ai filé vers le bureau du boss. 8213, c'est le code pour y entrer. Il s'est même pas retourné.

J'ai assommé ce vieux porc avec le porte-parapluies, désactivé le système de vidéosurveillance et récupéré la bande. Tout ça n'a pris qu'une poignée de secondes. Puis j'ai attrapé mon manteau, empoché le contenu de la caisse et couru après le bus jaune qui s'éloignait en crachotant une épaisse fumée blanche. Les freins ont couiné de douleur. L'engin s'est immobilisé. La porte a coulissé : gonlongonlongonlon.

— Monte ! a dit le chauffeur. Moi c'est Julius. Et toi ?

— Malou.

— Fallait qu'on tombe sur une cinglée..., a grommelé le grand type au flingue sans même me regarder.

— Ta gueule, Jorge ! a coupé le beau gosse.

Il m'a offert un nouveau sourire. Un du genre qui sent l'espoir et l'aventure. Je pouvais décemment pas laisser s'enfuir une chance pareille ! J'ai sauté à pieds joints dans la flaque arc-en-ciel que cette fin de journée m'offrait. Je savais même pas où j'allais.

— Madrid, ça te tente la miss ? a demandé Julius.

— N'importe où, loin d'ici...

Ma réponse a eu l'air de lui plaire. Il a redémarré dans un éclat de rire. Je suis allée m'asseoir. Y avait de la place à revendre. On était onze dans le bus, en comptant Julius. La petite boulotte avec son drôle de chapeau a appelé Jorge en faisant sa coquette.

— Marguerite, ma chérie, tu croyais pas que toi et moi c'était pour la vie quand même ?

Il s'est marré comme une mouette puis s'est assis à côté de la punkette. Je me suis demandé si c'était son flingue qui le rendait con ou si c'était naturel.

La fille devant moi s'est retournée. Elle avait les yeux couleur ciel triste.

— Je m'appelle Nina. Je suis au courant de rien. En fait je suis là par erreur. Enfin, disons, par hasard.

Elle a tenté de sourire. Ça devait la rassurer que quelqu'un d'autre débarque dans ce bus sans raison.

— On n'est jamais nulle part par hasard ! j'ai dit.

Elle a hoché la tête, l'air de ne pas trop y croire. Elle est restée assise en travers, le dos contre la vitre. Elle a fermé les yeux. On approchait de Valence. Julius a repiqué sur la N7. J'ai pensé qu'il filait vers l'autoroute. Vers Madrid, quoi. Mais il a pris la sortie 30. Enfilade de ronds-points. Avenue de Provence.

— Qu'est-ce que tu fous, Julius ? Où on va là ? a bramé un jeune gars planqué au fond du bus.

— De quoi je me mêle ?

— Toufik a raison, on a le droit de savoir ! a argumenté la fille aux dreadlocks.

Un silence a suivi. La vieille regardait son rejeton. Manifestement elle n'avait pas l'intention de parler à sa place.

Julius a fini par dire :

— Je dois passer prendre quelqu'un. Sans lui, c'est même pas la peine d'aller à Madrid, le plan tombe à l'eau...

Personne n'a moufté. Nina m'a jeté un coup d'œil inquiet. Dans ma tête une bestiole inquiétante plantait ses crocs en forme de question : c'est quoi ce plan, bordel ? Dans quelle merde je suis encore allée me fourrer ?

L'euphorie s'éventait comme un fond de champagne oublié.

On a bifurqué sur la gauche au feu. L'Épervière. Camping.

— On va planter la tente ? a plaisanté Jorge.

Pas de réponse. Il a tourné à droite après le pont. J'apercevais le Rhône pas loin. Son eau noire brillait sous les lampadaires. Les cordages cliquetaient contre les mâts de bateaux endormis. Julius a coupé le contact sur le parking de la capitainerie. C'était désert. J'avais un nœud dans l'estomac.

— J'en ai pas pour longtemps !

Il est descendu. On l'a vite perdu de vu dans la nuit éclairée d'orange. Il est passé derrière le bâtiment et puis plus rien. Le silence était pesant. Nos regards fuyants. Les minutes à rallonge. La vieille s'est raclé la gorge.

— Il fait froid ! qu'elle a dit, pour meubler.

Heureusement, on a entendu Julius revenir assez rapidement. Il beuglait comme un malade.

— Bordel de merde ! Comme si on avait besoin de ça ! Il s'est demandé combien de kilomètres ça ajoutait à notre itinéraire, ce con ? Et ce bus de merde qui va finir par nous lâcher...

— Qu'est-ce qui se passe ? a demandé la vieille.

— Faut qu'on fasse un détour pour récupérer José.

— Je t'ai toujours dit que c'était un emmerdeur celui-là !

— Mais m'man...

— M'appelle pas comme ça je t'ai dit !

— Aïe !

— Et où est-ce qu'on doit aller le pêcher ton José ?

— Dans les Landes.

— Quoi ?

— On n'a pas le choix, c'est lui qui a le matos, m'man.

La vieille lui a allongé une deuxième mandale en le traitant de crétin. Nous, derrière, on se tenait les côtes et on riait en silence. La tension était retombée. Évidemment, cette histoire de détour imprévu dans un bus en demi-ruine, c'était pas un plan croisière avec la Fram, mais après tout, ça ne ferait pas de mal de voir du paysage !

— On mange ? a suggéré Toufik.

Il a fait l'unanimité. On a partagé les sandwiches cellophanés et quelques bières. La vieille croquait ses chips en nous observant du coin de l'œil. Les discussions s'assaisonnaient de rires. Ma tête commençait à tourner. J'avais sommeil et froid aussi. Mais j'étais bien. Le beau gosse a glissé sa veste et son bras autour de mes épaules. J'ai fini par m'endormir, priant pour que tout ceci ne soit pas un rêve...

Exotisme

Francis Denis

Extrait du recueil « Les Saisons de Mauve ou le Chant des Cactus ».

À dos d'éléphant. Le corps plongé d'avant en arrière et de haut en bas, prêt à toucher les nuages plantés dans le métal bleu du ciel.

Le bruissement des feuillages frôlés au passage, la musique lancinante et le balancement des corps, le rythme des mains creusant le temps sur les tambourins de peau. Des hommes à demi nus, enturbannés, se frayant un chemin dans les herbes hautes et le feulement des fauves dans le lointain. Des odeurs d'herbe sèche, d'urine chaude et la langue aride, des nœuds de salive retenue s'agglutinant dans le fond de la gorge, la moiteur de l'air, la beauté des chairs, le glissement des pisteurs droit devant, collés à la poussière de la terre, humant l'odeur des tigres.

Des feux d'artifice dans la tête, un vieux chant s'égrenant d'ans l'air tremblant, petite boîte à musique fidèle compagne de nos aventures, le flash de cognac à portée de main, le linge blanc épongeant nos fronts ruisselants, ses mains tout contre ma poitrine et son parfum entêtant, une orchidée au cœur de la jungle !

Nous avançons au rythme lent et pesant des pachydermes, seigneurs et gardiens ancestraux des lieux, mémoires infaillibles du temps des moussons.

Ève est ma princesse, baronne aux pieds de fée, mon miel, l'eau claire de ma rivière.

Son cou fin de porcelaine, légèrement cerclé de dentelle, ses épaules fragiles et sa taille de roseau, ses mains blanches agrippant la toile rugueuse de ma veste entrouverte, ses lèvres teintées de rouge et soudain l'onde percutante et fraîche d'un ruisseau jaillissant de la roche pour venir se perdre dans l'émeraude d'un point d'eau inattendu et salutaire.

Nous touchons terre, aidés par notre cornac et Ève s'agenouille au bord de la mare, sa longue robe légèrement relevée découvre des chevilles fines et galbées aux promesses interdites. Elle trempe les mains dans l'onde apaisante pour les porter jusqu'à son visage fatigué. Même dans les moments difficiles, son visage garde l'impassible beauté d'une grande dame.

Le son des tambourins se fait plus pressant et notre cornac nous invite à remonter à la hâte sur notre montagne vivante.

Des nuages d’oiseaux multicolores s’échappent des cimes pour venir se marier aux flocons blancs du ciel, pagaille primitive, voyage dans le temps, les fauves ont senti la présence de l’homme et nous défient par leurs rugissements.

Nos mains serrent un peu plus la crosse de nos armes. Notre cœur se met à palpiter davantage et une lueur complice traverse nos regards. Je sens la respiration haletante d’Ève glisser sur ma nuque. Cela me procure un long frisson qui me descend jusque dans le bas du dos.

Des odeurs de bois brûlé parviennent jusqu’à nos narines dilatées tandis que nous entendons parfaitement le crépitement des flammes. Les voix se font plus nombreuses, les cris s’insurgent à l’encontre des grands fauves et une frénésie sans nom s’empare de nous. Hommes et bêtes sommes solidaires dans la même quête !

Un instant de bravoure, le dépassement de soi, pouvoir enfin s’accommoder du danger pour amadouer la mort.

Que le monde est grand ! Et qu’il est enivrant de s’y frotter...

La bête a surgi. Magnifique et puissante !

J’épaule et...

Quelqu’un me secoue énergiquement le bras.

— M’sieur, c’est fini. Vous avez largement dépassé le temps qui vous était imparti. J’espère que vous en avez eu pour votre argent.

À la prochaine, peut-être ?

Asia song

Barbara Albeck

D’abord il y a le train et les heures, les heures de train pour une poignée de kilomètres, et ce temps que tu ne pensais pas avoir et que tu découvres, ce temps que tu regardes passer en même temps qu’à la fenêtre défile un paysage de poussière, et tu prends la mesure du voyage dans le voyage et des heures qui débordent de ce train décousu, de ce train qu’il y a d’abord et qui précède la folie, ici c’est comme si tu ne savais rien, ici ça ne pense pas, ça vit, ici pas de tête mais des haut-le-cœur, ici pas de raison mais une foisonnante énergie, il y a le train d’abord et la folie, et puis un jeune Israélien qui t’accoste dans la ruelle d’un fort aux portes d’un désert et te propose d’être le figurant d’un jour pour un film de son pays, et le désert te retient toi qui voulais t’en échapper, et une jeep t’emmène à l’aube dans ses dunes où, à dos de dromadaire, les mêmes scènes se jouent et se rejouent dans un brasier de sable dont tu oublies vite le supplice, car te voilà déjà reparti vers le nord du pays, et aux petites heures de la nuit tu t’arrêtes au bord d’un bassin sacré d’où tu admires un temple d’or, puis te laisses emmener par un homme barbu et enturbanné de noir que ta blancheur intrigue, et dans une maison trop vaste pour sa seule famille il t’offre une chambre et profusion de plats, te priant d’être son hôte pour les jours à venir, et toi tu ne sais quoi répondre à ça, tu n’as jamais appris cette générosité-là, et c’est gênée que tu refuses car tu as ce désir de voir et de consommer du pays pour rentabiliser tes vacances, désir contre lequel tu luttes sachant que c’est précisément ici et de cette façon-là que le pays se donne à toi, mais le poids de ta culture a le dernier mot, alors tu te confonds en remerciements et tu reprends ta route vers le nord dans un bus de nuit où tu ne dors pas, ça conduit sans règles et klaxonne à tout-va, mais surtout tu as le cœur au bord des lèvres tout prêt à s’échapper de toi, tu passes les heures qui te séparent de ta destination le visage à la fenêtre, serrant ton ventre lui aussi sur le point de se répandre, et cela te prendra des jours durant si bien que tu te rends à l’hôpital où un médecin t’accueille les pieds sur son bureau et le sourire en coin, te palpe l’abdomen en concluant à ce que tu savais déjà et te perfuse d’antibiotiques quelque part dans ce bâtiment qui n’a d’hôpital que le nom mais d’où tu ressors déjà mieux, alors tu continues ton périple et cette fois tu dors dans le bus qui te dépose sous un pont au pied des montagnes et en plein cœur de la mousson, une voiture pourtant pleine t’apostrophe déjà, toi qui ne sais pas même où tu es mais qui sais où tu vas et où tous te disent d’aller aussi, alors tu te coinces à l’arrière, heureuse d’échapper à la pluie, l’eau en

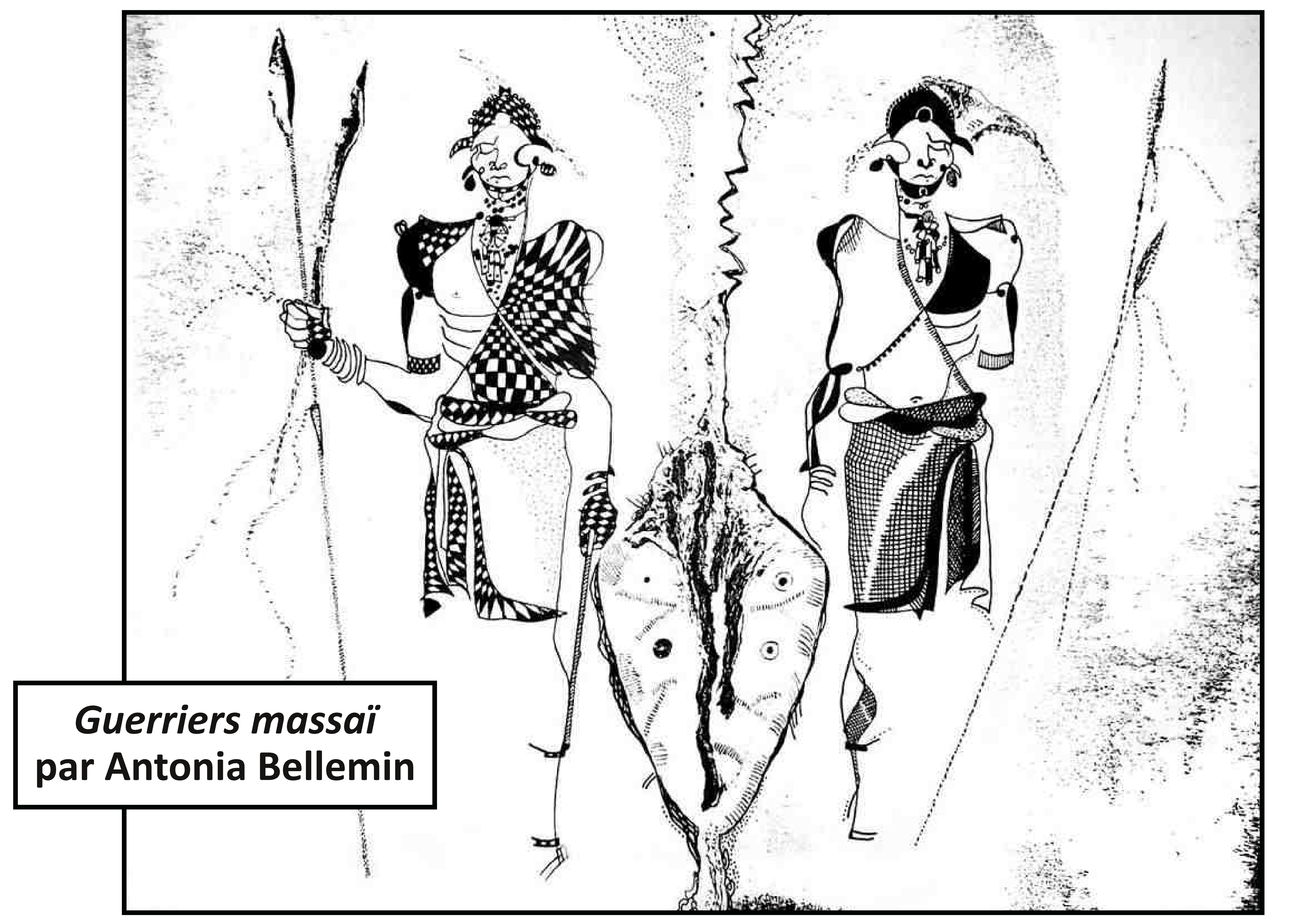
cascade martèle les vitres et tu es bien la seule à t'inquiéter de la buée qui s'y étend, tout à coup la sécurité de chez toi te manque et tu vis comme un mauvais songe le moment où tes yeux effleurent la montagne effondrée, le glissement de terrain devant toi sur la route, et cet homme sur un scooter, un parapluie ouvert dans la main gauche, tentant de forcer la boue pour se frayer coûte que coûte un passage, alors tu ne sais plus s'il faut rire ou s'indigner de la folie en ce pays, tu ne sais plus mais finalement tu ris, tu ris aussi du bruit de tôle fracassée quand ta voiture, après avoir rebroussé chemin, s'échoue dans une dépression de la chaussée que l'eau en masse dissimulait, tu ris encore quand le chauffeur t'annonce que ce n'est qu'un pneu crevé avant de s'en aller le réparer, et tu ris de plus belle quand, revenue sous le pont où le bus t'avait laissée, encore un peu malade, tu te vides sur le bitume avec seul un dernier rideau de nuit pour te cacher, et tu te dis que cette fois, ça y est, le pays t'a emportée comme la pluie a charrié la montagne, tu ris d'autant de légèreté, tu ris jusqu'au lever du jour puis tu attends des heures encore que la route soit dégagée, tu fais corps avec le temps sans même l'idée de te plaindre et tu découvres une passivité que tu ne te soupçonnais pas, un lâcher-prise sans lequel rien ici ne serait supportable, puis tu poursuis ton chemin pour des kilomètres de lacets, et déjà tu sais que là-haut, au milieu des lotus, sur le miroir d'un lac immense, t'attend un houseboat immobile où tu jouiras comme jamais du cadre, du calme et de la paix, car l'Inde, dans sa propre démesure, a ce don de t'apprendre la juste valeur des choses.



Cambodge **par Delphine C.**



Inde par Delphine C.



Guerriers massaï
par Antonia Bellemin


par Marlène Tissot



Cette mission naufragée

Collectif

Cette nouvelle, sur le thème général du numéro, a été écrite sur le principe du round-robin, plusieurs auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre est le résultat d'un tirage au sort entre les mots proposés par les auteurs).

1 (par Antonella Fiori)

Telle une véritable centrifugeuse, la gare de Mexico lance son trop-plein de locaux et de gringos vers des provinces proches ou lointaines. Des centaines de voyageurs traversent le hall en tirant leurs valises, à pas traînants, avec des allures de zombies. Sur le parking près de la sortie, des hommes sur les toits des autocars chargent des caisses, des malles, des sacs, des ballots, quelquefois enveloppés de tissus multicolores. Plus tard, le chauffeur emportera à grande allure toute cette cargaison de causeurs animés et de dormeurs dodelinant de la tête, lorsqu'il n'y aura pas de musiciens et de chanteurs à bord du bus.

Au loin, un terrain vague délimité sur ses trois côtés par des barrières infranchissables. Cet endroit doit son existence à sa position en marge, car il est un résidu, un surplus. C'est un coin de terre, mais la terre semble le tenir à l'écart. Un chantier, donc. Avec un nombre important de sans-logis qui s'y sont installés sans l'ombre d'une autorisation et dans l'indifférence du reste de la ville.

— Vous restez longtemps ? lui demande le vendeur d'empanadas.

— Je ne sais pas. Ça va dépendre...

Mexico, il n'a pas choisi. Ça s'est présenté comme ça, à cause d'un poster dans la vitrine d'une agence de voyage. Avant de partir, il a vidé son compte bancaire. De quoi tenir un mois, peut-être deux.

À présent, il fait chaud. Il ferme les yeux, perdu dans la foule. Il ferme les yeux. Il entend ses amis lui dire : « Ceux qui survivent sont plus forts. » Il ferme les yeux. Il essaie d'oublier. Oublier les visions de la peste et celle des rats brûlant sur des bûchers pendant toute la nuit. Oublier le gonflement des chairs et les vomissements. Oublier la mort.

Les roulettes de sa valise font un bruit d'enfer. Il décide de la porter et entre dans un petit bistrot de rue. Toutes les tables sont prises. Il s'installe au comptoir et commande un café. Une cigarette. Il allume une cigarette. Maintenant, il tend la main vers la tasse. Il la porte à sa bouche. Dehors, la nuit. Il regarde sa montre.



— Vous avez le temps, lui lance le serveur.

— C'est une habitude, répond-il en haussant les épaules.

— Vous savez, Hemingway venait dans ce bar, lui aussi. Et vous venez là parce qu'il y est venu ?

Il se retourne. C'est une voix qui vient de la rue.

2 (par Xavier Bonnin)

Un groupe d'enfants d'une dizaine d'années s'éparpille, tandis que la voix continue de crier. Une femme vient de se faire voler son sac. Personne n'y prête attention. C'est une Européenne d'une trentaine d'années, blonde, les cheveux relevés retenus par une paire de lunettes de soleil dont une mèche dissimule les lettres du nom de la marque célèbre, estampillée sur une des branches en plastique brun qui borde son visage. Son allure est assez commune, elle semble néanmoins égarée, comme déplacée parmi la foule.

Il se demande ce qu'il doit faire, écrasé par la fatigue et l'indifférence générale.

S'avancer vers elle, proposer son aide ou volontairement noyer son propre regard en détournant légèrement la tête, comme un photographe déplacerait la bague de son objectif pour flouter le sujet de sa prochaine image avant d'en modifier le cadre.

La chaleur étouffante ralentit sa faculté de penser.

Mais déjà la femme n'est plus visible, sans qu'il n'ait eu à effectuer le moindre effort pour la faire disparaître de son champ de vision.

Son pied bouscule sa valise.

Il est terriblement las.

Le serveur s'approche à nouveau.

Il commande un deuxième café, peut-être pour sortir de sa torpeur, s'éveiller à lui-même ou seulement augmenter la sudation de son corps, formant une mince pellicule que l'air brassé par le ventilateur proche rafraîchit, à travers la toile légère de son vêtement.

Il ne connaît rien de la ville.

Sauf quelques notions de l'époque préhispanique, apprises par la lecture, au temps de l'adolescence, du journal d'un conquistador.

C'est peut-être ce qui l'avait conduit ici : sentir sous ses pas la mémoire de la capitale détruite, asséchée puis recouverte par la cité coloniale, dont les fresques du célèbre peintre national faisait ressurgir le visage vivant, ressuscitant l'activité fourmillante, comme des instantanés pris sur le vif plusieurs siècles auparavant.

Retrouver quelque chose de préalable, sous l'édifice lézardé de sa propre existence où, soudainement, tout lui avait paru surfait, faussé,



déplacé, tant la direction prise par sa carrière que ses relations amicales, familiales et amoureuses. Plus rien ne le retenait dans la vieille Europe languissante et civilisatrice. Il avait besoin de laisser parler quelque chose de lui-même sur un territoire nouveau : ne rien faire d'autre sinon vivre et se laisser porter, seulement cela.

Il s'apprêtait à quitter le comptoir quand la femme entraperçue précédemment se dirigea vers lui et l'aborda.

3 (par Céline Mayeur)

Porté par le courant d'un songe, Emmanuel ne l'écoutait pas. Il percevait à peine la mélancolique mélopée de ses paroles. Elle était fraîche et fluide, hésitante par moments comme une phrase de la « Lettre à Elise ». Son pied droit posé en dedans, elle trébucha et se rattrapa de justesse au col de sa chemise de toile. Elle la déchira et un bouton céda, emportant avec lui un fil rompu.

Le contact de ses mains sur son cou le rongea d'amertume. C'était comme si ses rêves s'étaient évanouis subitement pour laisser place à une réalité refoulée.

Il considérait les jolies femmes qui s'insinuaient dans son champ de vision comme des Ève irrésistibles. Il s'interdisait de les regarder et de les toucher pour ne point éveiller son être charnel. Depuis la mort de Julie, son amour pur et sincère s'éventait à mesure qu'il contemplait les bosquets de roses inodores du cimetière de Guise, installé sur la froideur minérale de sa tombe. Il se fustigeait, frustré de ne plus parvenir à la pleurer alors qu'il lui avait juré sur le ciel l'immortalité de son amour.

Elle qui était si angélique dans sa jeunesse, avait fané, arrachée par la peste comme un bouton de rose cueilli prématurément. Elle n'avait pas su libérer en lui le parfum capiteux d'une infusion de roses. Elle était partie en emportant ses attraits avec elle, une traînée de lumière agonisante suivant le ruissellement de ses larmes de poussière.

Désormais, une lutte pour la fidélité s'était instaurée dans son esprit. Il faiblissait insensiblement quand des couleurs rafraîchissantes inondaient ses yeux : l'onde anisée d'une piscine où des baigneuses ondulaient sensuellement, la glace mentholée lapée par une jeune fille en robe vaporeuse, l'émeraude des prunelles de sa voisine au charme implacable et à la gestuelle ensorcelante.

Il priait convulsivement en fermant les yeux, ses paupières étaient son refuge contre les foudres aveuglantes d'un dieu peu clément.

Il avait pourtant cédé, assoiffé de câlineries, laissant fondre son désir brûlant entre les cuisses de sa voisine. L'alcool ne le saoulait plus, impuissant face à l'intensité de ses remords.



Il s’était fait la réflexion que convoiter c’était déjà tromper. Il fuyait celles qui inspiraient sa tendresse, étanchant ses plus avides désirs à l’ombre des fanaisons, ces couguars à la peau parcheminée, à la voix brisée par le feu de la cigarette et par les flammes de leurs passions dévastatrices.

La nuit, des ténèbres glaçantes l’étreignaient comme une mélancolie et il lui semblait entendre et voir des êtres démoniaques.
Il s’était alors souvenu de la statue de la Vierge Marie qui avait versé des larmes de sang dans une église de Mexico. Il était parti si loin pour gagner la protection de la vierge éplorée, à la recherche du scapulaire qui l’arracherait aux portes des enfers. Telle était la véritable motivation de son départ : une quête spirituelle.

4 (par Barbara Marshall)

Madre de dios ! Fallait que je tombe sur ce gars ! Je ne m’attendais sûrement pas à ce gringo pas rigolo, aux auréoles des aisselles à faire pâlir un conquistador... Maintenant c’était trop tard !

J’avais aperçu de la rue sa silhouette pâle, à côté d’une immense valise. Dans le bar du grand Ernest ! Et je m’étais dit : « Un Occidental, le seul du coin, ça ne peut pas être le hasard... » Hemingway avait pris des bitures ici, mais seuls les habitants du quartier, et les fans, comme moi, le savaient. Du coup un mojito à la tequila m’avait tentée ! Sur ce, je m’étais fait chaparder mon sac d’empanadas dans l’indifférence générale. Je n’avais pas réussi à rattraper le jeune voleur.

Le bar, crasse, offrait un refuge dans la marée humaine. Les mouches du secteur s’y étaient aussi donné rendez-vous. Le parquet délavé grinçait. Aucune table n’était libre. Restait le comptoir... L’Européen était mal rasé et ne dégageait pas le charme escompté ; ce devait être un naze, un paumé de plus sur la trace des Aztèques. Le Tintin buvait un simple café. Au moins, il ne se prenait pas pour un écrivain...

Quitte à être là, autant lui parler. Je m’étais avancée vers lui. Il me zieutait, ça, j’en étais sûre. Moi, la blonde aux Ray-Ban, je cachais bien mon jeu de baroudeuse. N’empêche qu’il me matait, et pas qu’un peu ! Étaient-ce la déambulation d’un cafard sur une poutrelle, ou les crachats au sol ? Ou encore les regards des habitués, qui me mettaient aussi mal à l’aise ?

Je lui racontai le début de mon périple mexicain. Il ne percutait pas : le pire vent de mémoire de séductrice ! Je piétinais, cherchant une contenance... Une latte qui dépassait, et mes jambes s’emmêlèrent comme de la guimauve ! Une bascule avant ! Je m’accrochai à ce qui dépassait, en l’occurrence au col, plus que douteux, de l’indifférent. Lui arrachant un bouton au passage, je me retrouvai dans ses bras, comme une greluche ! Non mais quelle gourde !



Il puait. Il puait l'Homo erectus. C'était pire qu'un trip. J'aimais cette odeur, brute, sans déo, celle de la sueur d'homme ! Un truc à me rendre accro. Je le sniffais : lui ! À plein nez, à en perdre les mots et la raison. Une seconde d'éternité noyée dans les phéromones mâles. Compatible, il était définitivement compatible ! Aucune touche de réticence, ni de reliquat de dégoût, au contraire une belle assurance virile. Encore une bouffée à en friser l'overdose... Le temps de retrouver l'équilibre, je découvris l'émail blanc des dents du gringo. Et je succombai...

5 (par Adeline Scherman)

La fille pèse sur ses genoux.

Parfum lourd et poudré qui gratte la gorge.

Trop blonde. Trop rentre-dedans. Frénésie agressive.

Un lampadaire s'allume dans la rue. Une langue de lumière jaune s'échappe du globe électrique et court sur la table, en grignote le bois, rampe vers la soucoupe et la tasse qu'elle avale.

Liquide amer et froid ; le lampadaire tousse.

L'éclairage public s'étrangle, clignote, s'éteint.

Mexico est plongé dans le noir. Black-out total à cause de lui qui n'a pas fini son mauvais café.

L'inconnue est toujours sur ses genoux. Ou bien elle n'est plus là, elle s'est relevée sans bruit, elle est partie et il n'y a plus que le poids des souvenirs qui l'écrase.

Lui rêve d'une seconde chance. Pas avec la fille, mais avec son pauvre cœur exténué.

Il rêve qu'un train entre en gare. Maintenant.

Un pied fin sur le marchepied.

C'est l'espérance. Elle est là incognito. Pour lui.

Elle apporte dans ses bagages la formule magique qui métamorphose les traumatismes en aventures, change les enfants abandonnés en héros invincibles.

Elle s'assied. Elle ne dit rien. Le silence s'installe confortablement. Il n'est ni angoissant ni gênant. Au contraire, il soigne l'âme affligée par l'agitation dispendieuse de la vie.

Et dans cette pause consentie par la course épuisante du monde, émerge petit à petit un miracle.

Sous les yeux brûlants et épuisés de l'homme renaît une fragile innocence, un de ces rares moments de lucidité absolue où l'esprit est enfin sûr du chemin qu'il doit emprunter.

Il plonge la main dans une poche intérieure, près de son cœur, et en tire trois minuscules emballages qu'il dispose devant lui. La pénombre



n'est plus éclairée que par la lune et quelques étoiles qui se sont oubliées là par hasard. Un rayon pâle et hagard offre un secours discret.

La première boîte est en fer cabossé. À l'intérieur, un brouillon d'ailes de papillons fanées repose sur un lit de coton.

La seconde est en osier usé. Elle renferme des débris ternes de pierres fines : lapis-lazuli, opales et améthystes.

La troisième est en bois noir. Probablement de l'ébène. Lustré. Brillant. Elle est solidement fermée par un sceau doré pas plus gros qu'une tête d'épingle.

L'homme n'a pas encore utilisé cette ultime chance, ce prodige prisonnier. Peut-être est-il temps. Peut-être est-il prêt.

D'un ongle il libère l'ouverture en brisant la paillette d'or qui en garantit l'inviolabilité.

Une profonde inspiration et il soulève le couvercle. Une exhalaison douce de rose s'en échappe. Des volutes de lumière fusent.

6 (par Nicéphore Pétrolette)

Ce qu'il y avait dans cette putain de boîte, il s'en cognait sévère.

Assis à la table voisine, Ezequiel Blind remâchait son mépris de la race humaine en regardant avec dédain les deux touristes roucouler tendrement au zinc.

Saloperies d'étrangers !

Ils en veulent de l'exotisme, du dépaysement, de la « couleur locale » ? Il allait leur en donner pour leur argent, à ces foutus sagouins !

Du fric, justement, il n'en manquait pas.

Officiellement, le magnat des télécommunications Ezequiel Francisco Garrincha Blind était mort il y a deux ans de ça, dans un accident d'hélicoptère. L'engin s'était abîmé en mer, son corps et celui du pilote n'avaient jamais été retrouvés. Le vieux filou — 88 balais au compteur — avait en réalité orchestré sa « mort », et sa fuite. Vingt ans qu'il ne supportait plus sa vie, la bêtise insondable de ses contemporains et la déférence cauteleuse de ses proches espérant gratter une demi-ligne sur son testament. Il avait perdu tout goût pour l'existence peu après la mort de sa sixième épouse, tragiquement décédée au cours d'une partouze entre amis ayant mal tourné — de nos jours, les gens n'avaient plus aucun savoir-vivre.

Alors, le grand départ.

La mise en scène. Jouir de son pognon placé sur des comptes off-shore sans contraintes. Et il savait quoi faire de ses derniers mois à vivre sur cette terre, qui s'apparentait de plus en plus pour lui à un grand bol de merde.



Et v'là que je te sors une bague de la boîte, que je te minaude, que je te tripote, qu'on se trémousse de la raie sur les genoux du bellâtre... Qu'ils crèvent ! Ezequiel Blind se leva en bondissant, comme s'il s'était pris un coup de tazer dans les couilles, balança le fond de son whisky dans la tronche de la fille et péta le nez du mec d'un coup de sa canne au pommeau d'acier avant de sortir.

Mexico.

Sa ville natale.

L'égout, la crasse, le vieux fond de chiottes, disait son père.

Il détestait cette ville au moins autant que lui.

Malgré toute sa thune, ça lui avait pris deux ans pour trouver les bonnes personnes, les convaincre, acheter le matériel et superviser la logistique. Maintenant, c'était aux différents groupes de mercenaires embauchés — résidus de FARC, islamistes crevant la dalle au Sahel, Bosniaques sanguinaires — de faire le boulot proprement.

À 22h04, l'heure de sa naissance, Ezequiel Blind vit les explosions simultanées illuminer le ciel de Mexico. Elles se déployaient en corolle, à partir de son taudis natal qui avait sauté en premier, badigeonné de C4. Au loin, des cris et des débris qui giclaient en tous sens, le sang qui commençait à dégouliner des rues en pente.

Bientôt, la ville entière serait détruite, et Ezequiel Blind danserait au milieu des cadavres, joyeux comme un jeune moussaillon farceur.

7 (par Marianne Desroziers)

Ça, c'est un putain d'anniversaire ! Sûrement le plus beau que j'ai jamais connu. Au moins, ici, je n'ai pas à subir tous ces hypocrites et leur sourire à la con qui m'encerclent, réclamant que je souffle les bougies alors qu'ils savent très bien, ces connards, que j'en suis incapable à mon âge. Là, je me fais plaisir et je n'ai pas à simuler. Je me suis offert le cadeau qui me plait le plus au monde, celui que j'attendais depuis si longtemps, ce rêve qui grandissait en moi depuis des années jusqu'à me vriller la tête. Semer le chaos et la destruction dans tous les recoins de cette ville pourrie par la misère, rongée par le vice et la corruption, bousillée par la luxure, tel est mon but désormais.

Mexico : ville monstrueuse, tentaculaire, en voie d'automutilation, agonisante d'elle-même.

Mexico : ville mourante et meurtrière. La mort en germe dans sa genèse.

D'ici je vois le sang, d'ici j'entends les cris, d'ici je bois les larmes de Mexico, ville soumise, ville-martyre, ville-femelle.



Si maman était là, elle serait fière de moi, c'est sûr. Elle me promettait une brillante carrière à la Adolf, à la Benito. Autant dire qu'elle a été déçue. Ce n'est pas mes millions de dollars qui l'ont impressionnée, cette vieille carne, encore moins mes villas en bord de mer ou mes épouses et maîtresses entretenues à grands coups de cartes bancaires... Je déteste ma mère, je l'ai toujours détestée, mais elle m'a donné ce que j'ai de meilleur, ce qu'il y a de plus profond en moi, ce qui me fait me lever le matin : ma colère. Une grande, une belle, une terrible et magnifique colère, noire comme l'ébène de la boîte du con de tout à l'heure. À l'intérieur de la boîte faite en bois de ma colère, pas de bague en toc mais Ezequiel le diablotin, ange déchu semant le mal, la douleur et la consternation.

Ça pète dans tous les sens, ça monte en fumée noire dans le ciel mexicain, c'est beau, je m'en délecte. La cathédrale métropolitaine, sur la place centrale, constituera le final de ce feu d'artifice spécial anniversaire. Tiens, n'est-ce pas elle qui brille de mille feux ? Le spectacle serait déjà fini ? Non, ce n'est pas possible, il reste tant de choses à détruire encore... Il y a si peu de sang, si peu de cendres, si peu de larmes. Je n'entends plus rien, c'est fini, bel et bien fini, déjà... Quelle déception ! On ne peut plus faire confiance au petit personnel, tous des tire-au-flanc !

Va falloir que je trouve une autre façon de m'amuser...

8 (par Marc Laumonier)

Emmanuel se relève, hébété, il ne comprend rien à ce qui vient de se dérouler ; pourquoi ce vieil homme l'a-t-il frappé ? Il a le nez en sang. La femme aguicheuse qui s'était installée sur ses genoux pour flirter — et bien plus sans doute — s'est déjà rétablie. Elle a, elle aussi, une vilaine plaie au front. Elle a gueulé un gros « shit » et s'est enfuie en courant. Quand elle s'est retournée, Emmanuel a clairement vu les reflets métalliques d'une arme sous sa veste. Il n'y comprend plus rien et en cherchant à se redresser, il retombe.

La jeune femme blonde marche très rapidement, court presque, elle ajuste son oreillette en même temps.

— J'ai été repérée, c'est pas possible, il me connaît pas ! C'est bien lui, oui, je confirme c'est sans doute lui ! Pommettes refaites, cheveux noircis, nez refait, mais c'est bien lui ; en plus c'est aujourd'hui qu'il a 88 ans ! C'est lui, c'est lui ! Comment a-t-il su ? Je répète : il n'est pas mort ; je le suis, le vieux con, il marche doucement avec sa canne ; apparemment il est seul ; appelez Chico de toute urgence ; appelez John pour moi aussi. Je le suis, attends instruction.

Kathy grognait en elle-même, elle ruminait sa colère ; elle aimait commencer ses missions par des plaisirs bien terrestres, de ces plaisirs qui



la détendaient prodigieusement et lui retiraient la peur des échecs et celle de la mort. Et là elle n'avait pas eu son quota ! Sale con ! En plus t'as partiellement réussi ton coup, Mexico est dans le noir, certaines bombes ont explosé, pas toutes apparemment, dieu merci ; nos services ne sont pas totalement incompétents... Il va voir le vieux con ce que cela fait de me péter le front ! Tout en marchant, Kathy vissait le silencieux de son arme. Malgré la colère, la main ne tremblait pas.

Emmanuel finalement est debout, il saigne beaucoup du nez, le patron du bar demande s'il veut de l'aide, s'il veut qu'on appelle la police ; il comprend mal l'espagnol, mais ça il le comprend, il dit que non. La laisser partir ? Cette inconnue magnifique qui finalement lui rappelle Julie ? Sa femme morte à Madagascar d'une peste bubonique suraiguë, alors que lui avait survécu. Ils n'avaient même pas les bons antibiotiques ! Pourquoi avoir été là-bas, si loin ? Tout ça pour chercher des roses suprêmes ? De ces roses que tous les grands parfumeurs, les grands nez comme lui, cherchent inlassablement au bout du monde. Jadis, il aimait son métier et pouvait se vanter d'avoir créé des parfums uniques, qui ont habillé les plus belles femmes du monde. Il voulait justement lui faire sentir cette essence, sa dernière création, ce mélange de rose et de vanille malgaches. Il demanda au patron de garder sa valise et se dirigea vers la sortie. Il la vit très loin, elle allait disparaître, il fallait se dépêcher, il accéléra le pas.

C'est peut-être elle qu'il doit chercher ? Celle qui pleure des larmes de sang ?

9 (par Cécile Benoist)

— Bouge pas, ma jolie !

Un liquide rouge visqueux coule du front de la femme et dégouline sur sa tempe droite. L'atterrissage de la troisième chute de la journée est âpre. Sonnée, elle ouvre laborieusement les yeux. Un rat passe avec sa marmaille à quelques mètres. Elle en a vu d'autres au cours de ses reportages dans les pires recoins du monde. Sur son blog de voyage qui lui sert de couverture, elle avait même fait un top ten des endroits les plus dégueulasses de la planète. Très bon relais sur les réseaux sociaux.

Kathy tente péniblement de se relever mais un objet appuie fermement sur son dos, au milieu. Ventre à terre, impossible de bouger. En courant dans les ruelles plongées dans la pénombre, croyant avoir retrouvé le vieux con, elle a trébuché. En quinze ans de filature, c'est la première fois qu'elle se fait prendre. John et Chico vont entendre parler du pays. Quant à elle, les services de l'agence de presse vont lui tomber dessus. Pour une fois qu'ils coopéraient avec la police locale... Fiasco intégral.



— Alors, tu vas me dire qui tu es avant que je t'explose le dos avec ma canne, pétasse ?

On ne la fait pas à Ezequiel Blind, le vieux briscard a de l'expérience à revendre. Elle croyait quoi, celle-là ? Les paparazzi, il connaît. Quand il a senti qu'on le suivait, il s'est planqué dans l'entrée d'un immeuble et a tranquillement tendu sa canne pour cueillir la grognasse. Un jeu d'enfant. Terrible ! Ça requinque un ancêtre, ce genre de divertissement.

— Mais monsieur, je ne suis qu'une touriste, je vous jure. Que voulez-vous ? Prenez mon portable et l'argent dans mes poches, c'est tout ce que j'ai.

Jouer la dinde l'a déjà sortie de nombreuses situations périlleuses, le privilège d'être femme dans un monde patriarcal. Plaquée au sol, elle sent son arme contre son ventre, planquée à l'intérieur de sa veste. Impossible de l'atteindre.

— Te fous pas de ma gueule !

Le vieux accentue violemment la pression avec le pommeau de sa canne. Elle va parler la grognasse, il en a calmé des plus coriaces.

Kathy se met à pleurer. Une technique qu'elle travaille régulièrement, ça en attendrit plus d'un aussi.

— Arrête tes pleurnichements et enlève ce truc que t'as dans l'oreille, grouille-toi !

À quelques mètres de là, dissimulé derrière une cabane pourrie, Emmanuel observe la scène. Il a retrouvé la femme en suivant la piste de son parfum. Panique, sentiment d'impuissance. Sa quête spirituelle tourne à la bérézina.

Les voyages, c'est plus ce que c'était.

10 (par Al Denton)

« Ce n'est pas ce que je cherche », se dit-il alors qu'une voiture bondit à l'angle de la rue et s'arrête près du vieux. La portière s'ouvre, deux gorilles sortent et se saisissent de Kathy. Le millionnaire se glisse sur le siège passager et le véhicule repart. Au-dessus des toits fumants, la constellation nouvellement découverte, Bubonica, ressemble à un poumon étoilé qui tousse une lumière pauvre et rougeâtre. Si on peut la voir, c'est que le plan du vieux a marché. Toutes les artères sont plongées dans la nuit, et de fait l'écran lumineux qui cache habituellement le ciel s'est estompé.

Quelque chose était apparu avec la maladie aux confins du système solaire, une forme nouvelle d'agencement de la lumière — Bubonica. Emmanuel imagine un instant qu'on pourrait y envoyer un vaisseau, et que celui-ci reviendrait dans quelques milliers d'années avec un germe épuré



de peste à son bord, un diamant maladif, de sorte que les derniers scientifiques puissent trouver une cure et soigner les vestiges de l'humanité. Ce n'était pas ce que voulait Ezequiel, qui avait compris qu'il n'y avait rien à soigner, qu'il fallait laisser une force plus grande éteindre tout. Le vieux avait simplement pris sur lui d'accélérer la manœuvre en faisant péter Mexico.

Si Emmanuel sautait dans un taxi pour se lancer à la poursuite du terroriste, il arriverait probablement là où il voulait aller en premier lieu, une basilique, un endroit qui permette d'avoir une vue en hauteur et de se recueillir, de se réconcilier, disons l'ancienne Notre-Dame de Guadalupe ou la Cathédrale Métropolitaine. Il grimperait jusqu'en haut, essuierait les sarcasmes d'Ezequiel, et serrerait Kathy contre lui sans penser à son nez en miettes. Le vieux enjamberait une des petites ouvertures du lieu saint en riant comme un malade, et les deux verraient son corps sec partir comme sur un toboggan jusqu'en bas du dôme, puis s'écraser dans une ruelle au milieu de la merde et des chiens, à l'instant précis de la plus grosse déflagration. Dans la nuit absurde, provoquée, de la plus grande mégalopole, pendant que les secousses de C4 feraient onduler le sol, Kathy et Emmanuel n'auraient rien d'autre à faire que baiser. Et la Vierge, avec la politesse de ceux qui n'y peuvent de toute façon rien, baisserait les yeux.

« Ce n'est pas ce que je cherche », se dit Emmanuel. Boîte n°3. Ses mains ne tremblent même pas. C'est cela : on ne part pas pour trouver ce que l'on cherche, sinon autant rester à la maison. On ne part pas pour essayer de guérir, de reconstruire mentalement un visage aimé avec des mots de paix et quelques feuilles dans un reliquaire. La mort et Bubonica sont les derniers territoires vierges. Le comprimé entre les pétales, dans le double-fond. Partir pour autre chose, oui. Ne pas faire comme la Vierge, garder les yeux ouverts. S'asseoir à une table avec les salauds, les indigents, les bouffeurs d'omelette, commander une bière, gober le cyanure avec la dernière gorgée, envoyer chier le monde pendant que le monde s'envoie en l'air dans un nuage d'azote et de sperme, voilà un putain de projet de vacances. « Ceux qui survivent sont plus forts. » Naïfs.



EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Barbara Albeck
Christian Attard
Cécile Benoist
Xavier Bonnin
Serge Cazenave-Sarkis
Sébastien Chagny
Philippe Choffat
Francis Denis
Al Denton
Marianne Desroziers
Antonella Fiori
Muriel Friboulet
Marc Laumonier
Barbara Marshall
Céline Mayeur
Nicéphore Pétrolette
Philippe Sarr
Adeline Scherman
Marlène Tissot
Michelle Tochet

Illustrateurs

Antonia Bellemin
Jacques Cauda
Delphine C.
Blandine Galtier
Marray
Elisabeth Mounic

En savoir plus - *Carta Marina* par Olaus Magnus (détail)

À VENIR

Doubles & Miroirs

Numéro 10

Décembre 2013